

# L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

## Enlevée par des Bandits

Hebdomadaire



Enlever une jeune fille, riche, heureuse, d'une remarquable beauté, aimée et sur le point de se marier, l'arracher de sa demeure et l'emporter dans le seul but de la torturer, de la défigurer, de la...

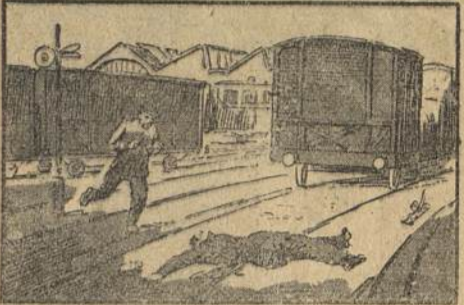
(Lire la suite page 2.)

## Les Faits-Divers de la Semaine

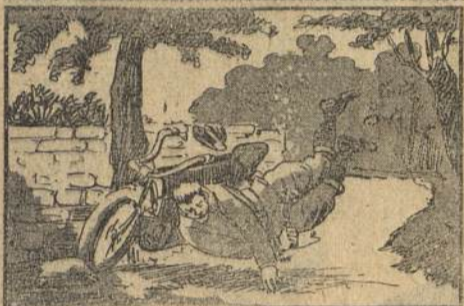
**UNE LEÇON.** — En état d'ivresse, un domestique pénétra dans l'écurie de son patron et se mit à injurier grossièrement celui-ci. Perdant patience, l'interpellé s'avança sur



son adversaire ; mais le domestique le menaça d'une barre de fer. Le patron saisit alors un fouet et asséna un tel coup de manche sur la tête de l'ivrogne que ce dernier s'écroula sur le sol. **MOHON.**



**COUPÉ EN DEUX.** — A la station de Dugny, au cours d'une manœuvre d'un train de marchandises, le chef de gare glissa et tomba sur le rail. Le convoi lui passa sur le corps qui fut coupé en deux. Le pauvre homme venait d'être admis à la retraite. **VERDUN.**



**TOMBÉ DE MOTOCYLETTE.** — En se rendant en motocyclette à Stenay, le caissier d'un cinéma eut sa selle brisée sous lui. L'infortuné fit une embardée terrible et demeura inanimé sur la route. Il a une jambe et la face entièrement déchirées ; le reste du corps est couvert de contusions. **DOM-LE-MESNIL.**

## Enlevée par des Bandits

(Suite.)

faire mourir dans des tourments atroces, n'est-ce pas là le crime le plus épouvantable que l'imagination puisse enfanter !

C'est par une lettre faussement signée du nom du fiancé de la pauvre enfant que celle-ci est attirée dans le piège. Au fond du parc qu'elle doit traverser pour courir au chevel de l'être aimé qu'elle croit sur le point de mourir, un sinistre bandit et une femme, sa maîtresse, se sont placés en embuscade. Sur le front du misérable apparaissent trois lettres mystérieuses, T. L. M. Une petite voiture, recouverte d'une bâche et attelée d'un cheval, est à demi dissimulée sous les arbres.

Malgré les conseils d'une amie demeurée auprès d'elle, la jeune fille n'hésite pas à se rendre auprès de celui qui l'appelle à son secours. Elle marche vite dans le parc obscur et, soudain, elle s'arrête, suffoquée.

De l'ombre, deux formes noires ont surgi. Déjà un bâillon est appliqué sur sa bouche, l'asphyxiant à demi. Elle n'a pas eu le temps de pousser un cri. Tandis que sa misérable compagne fait le guet, le bandit a chargé le corps frêle sur ses épaules et le jette dans la voiture, sous la bâche qui le dérobera aux yeux indiscrets.

Aussitôt, la charrette s'éloigne, emportant l'infortunée victime vers la torture, vers la honte, vers la mort.

C'est là une des scènes les plus angoissantes de *Trompe-la-Mort*, le nouveau roman de Jules Mary, le célèbre écrivain dont nos lecteurs ont lu tant d'ouvrages émouvants. Ce roman, profondément angoissant, intensément dramatique, paraîtra en trois volumes. Le premier de ces volumes vient de paraître chez l'éditeur Jules Tallandier, 75, rue Dareau, à Paris, au prix exceptionnel de 40 centimes. (Voir l'annonce page 40.)

## LES TORTIONNAIRES TURCS

Nous avons mentionné les actes de sauvagerie commis par les Bulgares pendant la guerre. Voici, maintenant, un aperçu des supplices imaginés par les Turcs à l'usage des prisonniers de marque.

Le « Mecheroutti », organe du général Chérif Pacha, affirme que la torture fut appliquée aux meurtriers et aux complices du meurtre du ministre de la guerre Mahmoud Chekhet Pacha. Les aveux dont parle le procès-verbal de la sentence n'ont jamais été prononcés que sous la contrainte, sous la pression des supplices et pour en finir avec les tortures. Muhib Bey, l'un des pendus, est devenu fou au cours des enquêtes, sous l'impression des rigueurs tortionnaires pendant l'application des tortures.

Emus des soupirs et des cris de désespoir et de douleur qu'émettaient les accusés, beaucoup d'entre les agents de police présents ont perdu connaissance et se sont, le lendemain, démis de leur emploi de policier.

Si les malheureux condamnés ont été mis au secret avec une telle rigueur qu'on leur a défendu de voir la dernière fois les membres de leur famille et leurs parents et ce, malgré que la sentence de mort ait été rendue, c'était afin de les empêcher de divulguer la nature des tortures infligées.

En outre, des milliers de personnes parmi le public de Constantinople ont pu affirmer que des supplices furent également infligés à beaucoup de femmes, pour les forcer à indiquer le refuge de deux des accusés qu'on n'avait pas réussi à arrêter.

Les détenus étaient directement introduits dans les cellules du sous-sol ; aussitôt, on leur passait aux mains et aux pieds des chaînes de fer, dont la plus légère pesait 150 kilos

et dont l'extrémité était attachée au mur, et on y abandonnait les détenus, affamés, altérés et dans l'obscurité. Cet état déplorable durait jusqu'à minuit, à l'heure où on les introduisait dans la pièce aménagée au sous-sol même, où l'on commençait leur interrogatoire.

Les malheureux étaient obligés de faire, aux demandes que leur posaient les bourreaux, des réponses conformes aux désirs de ces derniers. Si jamais ils risquaient de garder le silence ou d'y répondre négativement, ils étaient retournés à leur cellule respective et soumis à nouveau à la torture ; et les tortures étaient les suivantes :

1<sup>o</sup> Flagellation, au moyen d'un gourdin précédemment trempé dans l'eau, de fouet et de bâton en fer ; la syncope qui suivait ce supplice horrible était prévenue au moyen d'ingrédients chimiques qu'on faisait respirer aux torturés, après quoi, on se mettait à les battre à nouveau ;

2<sup>o</sup> Extraction des ongles, au moyen de pinces aiguës ;

3<sup>o</sup> Application de sel sur les endroits du corps écorchés par les coups reçus et nouveaux coups sur les mêmes endroits, avec des fouets et bâtons en fer ;

4<sup>o</sup> Retrait des deux jambes vers le dos, en appliquant entre le dos et les jambes une très grosse pièce de bois et en l'attachant fortement ; abandon du patient dans cette position durant des heures entières. On appelle « balle de coton » (domouztopou) ce genre de torture ;

5<sup>o</sup> Cautérisation de certaines parties du corps au moyen de bâtons de fer chauffés à blanc.

Que pense-t-on de la civilisation d'Orient ?

## Bel acte de courage d'un officier

Un bel acte de courage a été accompli, ces jours derniers, par un officier de la garnison de Douai, M. le lieutenant d'administration Thorel, de l'École d'artillerie, qui se trouvait en congé dans les environs de Rue (Somme).

M. Thorel faisait une promenade à bicyclette et descendait une côte très raide, lorsqu'il aperçut, devant lui, la fille d'un cultivateur du pays, âgée de quatorze ans, également à bicyclette. Soudain, la chaîne de la machine de la fillette sauta et la machine, dépourvue de frein, fut entraînée à grande vitesse sur la pente au bas de laquelle se dressait un mur contre lequel la jeune cycliste devait infailliblement aller s'écraser.

L'officier comprit le danger et, sans perdre son sang-froid, se mit à la poursuite de la jeune fille à toutes pédales. Il parvint à la rejoindre et, d'un geste vigoureux, il l'enleva de sa selle et la prit dans un bras. Mais ce geste provoqua un faux mouvement de M. Thorel, qui fut précipité sur le sol avec son fardeau. La jeune fille se releva saine et sauve. Quant à l'officier, il resta étendu sans connaissance sur la route, la figure ensanglantée. Il portait une profonde blessure à l'arcade sourcilère droite, et il avait le cartilage du nez fendu. Grâce à des soins dévoués, il fut bientôt remis sur pied et il a regagné, ensuite sa garnison.

M. Thorel est titulaire de la médaille militaire et de la médaille coloniale.

## Musique de bandits

La prison de Sing-Sing a depuis quelques jours son orchestre.

Vingt-quatre exécutants, tous détenus. Le chef, Kapellmeister déjà fameux, est un aimable drille qui détourna jadis des milliers de dollars chez un banquier de Washington.

Les deux flûtistes étaient membres de la Main-Noire.

On dit que la grosse-caisse arrêtait autrefois les diligences pour en détromper les voyageurs...

## Le mariage et l'administration

En Pensylvanie, les autorités ont entouré le mariage de tout ce que leur esprit obtus a pu imaginer de plus imbécille.

Les deux intéressés doivent comparaître en présence du scribe d'un « comité de santé publique », prêter serment de dire la vérité (coût : un dollar), et répondre à quarante-huit questions.

Outre leur nom, prénoms, domicile, âge et profession, les futurs époux sont tenus de déclarer les noms, prénoms, domicile, âge et profession de leur père et mère, de leur grand-père et grand-mère, d'indiquer la « couleur » de leurs ascendants jusqu'à la troisième génération...

Le « clerk » demande ensuite au fiancé :

« Vous ivrognez-vous ?  
« Etes-vous épileptique ?  
« Abusez-vous des narcotiques ?  
« Avez-vous été, depuis moins de cinq ans, le pensionnaire d'une maison d'aliénés.  
« Votre cervelle est-elle solide ou seriez-vous idiot ?  
« Vous sentez-vous capable d'avoir des enfants ?

Si l'interrogatoire a contenté le scribe, il délivre un permis — et les candidats peuvent aller alors... se faire marier ailleurs, où bon leur semble, par qui bon leur semble. Sinon, veto formel.

Trouvent-ils beaucoup de gens qui désirent se marier ainsi ?

## La vengeance du cheval

Un artiste peintre, demeurant à Paris, allait en automobile de Brest à Morlaix, avec sa famille. La voiture trépidante suivait la grand'route à une bonne allure, lorsque, auprès de Landivisau, le chauffeur fut obligé de ralentir derrière un cheval que conduisait à la main un jeune cultivateur.

Il fit sonner la trompe, ce qui eut le don d'énerver le cheval qui, par esprit d'opposition sans doute, continua à filer droit, malgré les efforts de son conducteur tirant sur la longe pour le faire obliquer vers la droite.

Un vigoureux coup de fouet eut raison de cette résistance. Le cultivateur frappant toujours, le chauffeur « cornant » sans cesse, l'automobile passa à côté de l'animal en reprenant sa vitesse première.

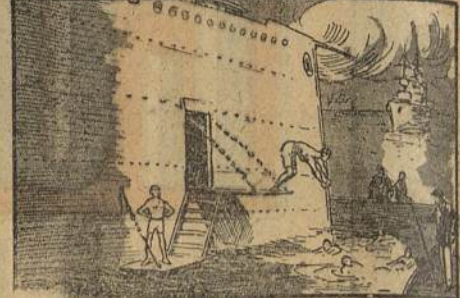
Mais, à l'instant rapide de cette rencontre, le cheval lança une terrible ruade contre la machine trop bruyante à son gré, qui l'avait obligé de lui céder le pas.

Ce mouvement de colère et de vengeance fut d'une précision remarquable : un des sabots de l'animal atteignit, en effet, la tige

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

**LA PLONGÉE MORTELLE.** — Plusieurs matelots d'un cuirassé se baignaient sous la surveillance de gradés. Un des baigneurs, nageur émérite, paria avec un camarade de



demeure longtemps sous l'eau. Il plonge, mais, quand il reparut, il était à demi asphyxié. Il disparut avant qu'on ait pu arriver à son secours. **BREST.**



**ENSEVELIS.** — Pendant le travail, un éboulement s'est produit dans des travaux de terrassement auxquels on procédait boulevard de la Gare. Deux ouvriers furent ensevelis. Quand on put les retirer, l'un d'eux était mort, l'autre grièvement blessé. **VIBRAYE.**



**SOLDAT BLESSE.** — Pour prendre le train, deux jeunes soldats du 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie arrivaient à la gare à bicyclette. L'un d'eux entra en collision avec une voiture. Il fut violemment renversé et atteint par une roue. Le jeune soldat a plusieurs côtes enfoncées. **LE HAVRE.**

du volant. La direction ainsi faussée, la voiture parcourut encore, d'une marche incertaine, une soixantaine de mètres, puis alla se jeter dans le fossé qui borde la route.

Heureusement les voyageurs, jetés hors de la voiture, tombèrent sans se faire grand mal dans le champ voisin.

Pendant ce temps, sur la route, le cheval, tout fier et guilleret, piaffait malgré les coups, comme s'il eût voulu célébrer sa victoire.

## Deux enfants amoureux se battent à l'américaine

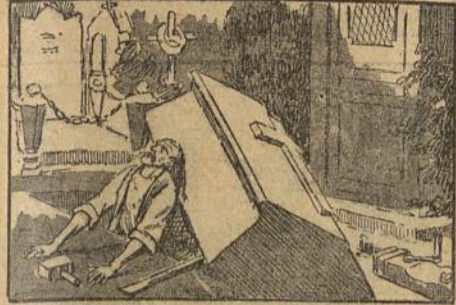


A Huesca (Espagne) deux gamins, âgés de treize et dix-sept ans, qui aimaient la même fillette, décidèrent que l'un des deux devait mourir pour céder la place à son rival. Il se munirent chacun, on ne sait comment, d'une carabine et se battirent en duel à l'américaine. Le gamin de treize ans a reçu une balle dans la tête.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**ASSOMÉ À COUPS DE BARRE.** — Un moissonneur avait fait la noce toute la journée. Quand il voulut partir, un des consommateurs se précipita sur lui et le prit à la gorge ; mais le moissonneur se débarrassa facilement de cette étreinte, et comprenant enfin dans quel coupe-gorge il avait commis l'imprudence d'entrer, il prit la fuite à toutes jambes, poursuivi par une femme qui s'était armée d'une lourde barre de fer, servant à assujettir la porte du cabaret. Elle ne tarda pas à le rejoindre et lui en asséna un coup sur la tête et deux autres sur le corps. **ROUBAIX.**

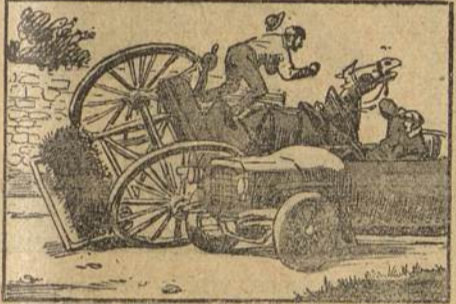


**SOUS UNE PIERRE.** — Au cimetière du Sud, un marbrier, âgé de trente ans, posait une pierre tombale du poids de 3 500 kilos. A un moment donné, il se glissa sous le bloc pour retirer une cale. Malheureusement, la pierre bascula et atteignit le marbrier aux reins. L'état du blessé est très grave. **LILLE.**

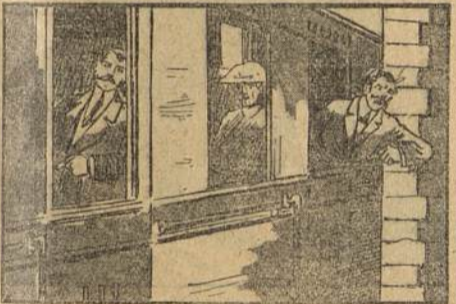
**UN ENFANT BRÛLÉ VIF.** — Un jeune enfant, âgé de six ans, venait de quitter l'habitation de ses parents, lorsque soudain ses vêtements s'enflammèrent.

Un ouvrier mineur réussit à éteindre les flammes. Le pauvre bambin n'en portait pas moins d'horribles brûlures. Il reçut aussitôt les soins d'un docteur. Tous les efforts furent vains et l'enfant expira dans la soirée.

Un enfant, entendu, a déclaré que le feu avait été mis aux vêtements du petit par un de ses petits camarades. **BARLIN.**



**ACCIDENT D'AUTO.** — En pleine nuit, une auto conduite à grande allure est entrée en collision avec une balayeuse municipale attelée d'un cheval. Le choc fut des plus violents. Le conducteur de la balayeuse, projeté sur la chaussée, se blessa grièvement. Le chauffeur s'en tira à meilleur compte. **CAUDRY.**



**MORTELE IMPRUDENCE.** — Dans un train, un jeune homme mit la tête imprudemment hors de la portière de son compartiment. A ce moment, le train passait sous un pont ; le jeune homme eut la tête fracassée. On l'a transporté à l'hôpital dans un état désespéré. **OLIEUX.**

# LA TÊTE DE MORT

Grand roman inédit

Par MICHEL NOUR ET AUGUSTE LESCALIER

## PREMIÈRE PARTIE

### L'Héritage mystérieux

XV (Suite.)

#### EN ROUTE POUR PALEVAL

La première chose qu'il fit, dans la rue, fut d'acheter un journal. Il n'y était pas question de la scène de la veille.

Il en consulta d'autres. Toujours rien.

La nouvelle n'était pas encore publique. Il se rendit alors chez un coiffeur, se fit raser et couper les cheveux.

Plus loin, il acheta un binocle et, toujours mal rassuré, commença de déambuler à travers les rues.

Il s'enferma dans un café pendant plus d'une heure.

Il étouffait, il dut ressortir.

Alors, il gagna les abords de la gare du Nord et n'en bougea plus, prêt à prendre le train à la première alerte.

Dès que les camelots parurent avec les premiers journaux du soir, il se précipita et enleva un exemplaire.

En bonne place, un article sensationnel racontait la lugubre trouvaille du boulevard de la Villette.

Il parcourut la feuille et ne put retenir un cri de soulagement :

La Loupe n'avait pas survécu à ses horribles blessures !

Ensuite, plus posément, il commença la lecture de l'article :

#### UN CRIME ATROCE.

« Un assassinat a été commis la nuit dernière dans des circonstances particulièrement dramatiques.

« Ce matin, à quelques pas de l'établissement borgne, connu dans le quartier de la Villette sous le nom de *Pavillon Vert*, cabaret des plus mal famés, dont la clientèle se compose uniquement de filles et de souteneurs de la pire espèce, des agents ont trouvé le cadavre horriblement mutilé d'une femme paraissant âgée de trente-cinq ans environ. Jusqu'à présent, son identité n'a pu encore être établie.

« La malheureuse, qui, tout le fait présumer, appartenait à la classe de celles qui commencent leur métier sur le trottoir dès la tombée de la nuit, gisait dans une mare de sang.

« Bien que le mystère le plus complet plane encore sur cette ténébreuse affaire, on est du moins certain de se trouver en présence d'un crime et non d'un accident.

« En effet, d'après les constatations médicales, il ressort que la mort a dû être occasionnée par le choc violent du crâne de la pauvre fille sur le pavé.

« Mais, d'autre part, un détail horrible vient préciser l'hypothèse de crime : l'assassin a arraché la langue de sa malheureuse victime et l'a jetée dans le ruisseau !!!

« La mort remontait à plusieurs heures quand on a découvert le cadavre. Le drame a donc dû se passer vers minuit.

« Le patron du *Pavillon Vert*, immédiatement interrogé, a déclaré que, jusqu'à la fermeture de son établissement, rien d'anormal ne s'était encore passé, et que la victime lui était inconnue.

« On ne possède donc aucun indice pour découvrir l'assassin aux trousses duquel on va lancer nos plus fins limiers.

« On ignore jusqu'au mobile du crime : vol ou vengeance passionnelle.

« Le cadavre a été transporté à la Morgue. L'autopsie sera faite par le docteur Y... »

Gouville tremblait en dépliant le journal : des gouttes de sueur perlaient à son front.

Quand il eut achevé sa lecture, il se sentit plus calme.

Du reste, un réflexion venait de lui traverser l'esprit.

La veille, dans son affolement, cette idée ne lui était pas venue.

Il sourit de cette absence.

— Suis-je bête ! pensa-t-il. La Loupe ne sait pas écrire. Étant muette, elle ne pourra parvenir à me dénoncer !...

Personne ne pouvait le désigner comme complice : il était d'ailleurs totalement inconnu dans les parages où le drame s'était passé.

Seule l'arrestation de Maurouge pouvait lui causer des ennuis. Mais l'ancien forçat serait embarqué avant qu'on pût être sur ses traces, en admettant qu'on y fût jamais, puisque le patron du *Pavillon Vert*, seul capable de donner un utile signal, préférerait se taire et soutenir sa clientèle, comme un adroit commerçant qu'il était.

Allons ! Gouville pouvait respirer librement maintenant.

Le jeune homme reprit possession de lui-même et se dirigea vers la rue Feydeau.

Chemin faisant, il réfléchissait que le plus sage parti à prendre pour lui était en effet de retourner à l'agence Poulignon. Il ne voyait rien à gagner à une rupture ouverte, tandis qu'en restant apparemment en bons termes avec l'agent d'affaires, il pouvait tranquillement et sans entraves agir en secret pour son compte personnel.

Mais quel motif donnerait-il pour expliquer son absence durant toute cette journée ?

Poulignon avait dû l'attendre avec impatience, ensuite ne plus compter sur lui, et dans ce cas il serait furieux.

Tant pis ! Il eut un geste d'insouciance et franchit le porche de la maison.

Délibérément, il gravit l'escalier, mais, à sa grande surprise, il eut beau réitérer les coups de timbre à la porte des bureaux de l'agence, elle ne s'ouvrit pas.

Il redescendit, et, inquiet, s'adressa au concierge.

— Je ne vous ai pas vu passer tout à l'heure, lui répondit le portier, sans quoi je vous aurais arrêté. Voici la clé que M. Poulignon a laissée pour vous. Il est venu de très bonne heure ce matin et m'a dit qu'il partait en voyage.

— Bien ; merci. Gouville prit la clé et remonta.

Comment ! Déjà parti ! On se jouait de lui !

Il pénétra dans le bureau, et, sur la première

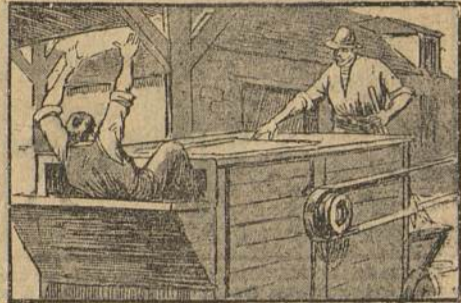
## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

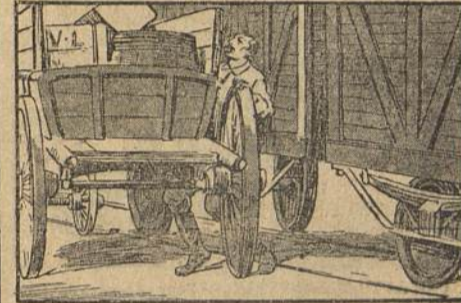
**DÉCAPITÉ PAR UN TRAIN.** — Un homme du service de la voie a trouvé sur la voie montante de la ligne Par-Bordeaux, au p. kilom. 309, le corps d'un homme couché entre les rails et dont la tête avait été sectionnée du tronc par un train.

Le cadavre a été déposé dans une grange voisine. Le lendemain il a été reconnu pour être un domestique aux Métairies, commune de Genon.

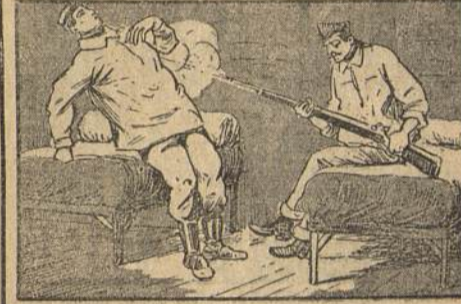
Avant de se coucher entre les rails, le suicidé avait eu le soin de déposer sa bicyclette le long de la barrière du passage à niveau, et ses sabots sur le talus de la voie. **CHATELLERAULT.**



**LA MACHINE QUI TUE.** — Pendant le battage des grains chez un cultivateur, un jeune homme de vingt ans était monté sur la machine à battre. Son pied glissa et l'infortuné jeune homme tomba entre les cylindres qui lui broyèrent un bras et lui brisèrent le crâne. Il est mort sur le coup. **SAINT-MAURICE-LA-SOUFFERRAINE.**



**MORT AU TRAVAIL.** — En déchargeant sa charrette à la gare, un cultivateur ne vit pas arriver une rame de wagons. Le malheureux fut serré entre un wagon et sa charrette. Un médecin, mandé en toute hâte auprès du blessé, ne put que constater le décès. **LE FOUILLOUX.**



**UN DRAME A LA CASERNE.** — En manipulant un fusil qu'il ne savait pas charger, un soldat colonial pressa la détente et le coup partit. Une cartouche à blanc qui se trouvait dans l'arme creva l'œil gauche d'un autre soldat. La victime dut subir l'ablation de l'œil. **ROCHEFORT-SUR-MER.**

## AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

### LE SIGNALEMENT D'UN PÈRE

Le prévenu Eugène, dit Eugène, dit le beau Frisé du Montparno, prétend être ouvrier menuisier, mais il y a longtemps qu'il a quitté le rabot pour s'adonner au chantage et à l'esqueroquerie.

LE PRÉSIDENT. — Prévenu, levez-vous. LE PRÉVENU. — C'est papa qui devrait être à ma place. (D'une voix mélodramatique.) C'est lui, c'est son abandon qui m'a poussé sur ce banc d'infamie ! (Il enjoiit sa tête dans ses deux mains en essayant de sangloter.)

LE PRÉSIDENT. — Votre père n'est pour rien dans l'affaire qui nous occupe... Du reste, votre acte de naissance porte la mention : père et mère inconnus.

LE PRÉVENU, avec violence. — Enfin, j'ai bien un père comme tout le monde, peut-être !... Je suis trop vieux pour qu'on me fasse croire que je suis né sous un chou !

LE PRÉSIDENT, à l'huissier. — Faites avancer le plaignant.

Celui-ci, qui répond au nom de Jérôme Tri-poulet, est un gros homme de cinquante-cinq ans à l'air honnête.

Il s'avance en roulant de gros yeux indignés. LE PRÉVENU, tendant les bras vers lui. — Papa ! papa !

LE PLAIGNANT, au tribunal. — Je suis bon, j'ai un bon caractère, mais saperlipopette !... vraiment, ça dépasse les bornes !...

LE PRÉVENU. — Papa, ne t'emporte pas ! LE PLAIGNANT, hors de lui. — Écoutez-le, mais, écoutez-le donc !... Un pareil malandrin m'appeler son père !

LE PRÉVENU, avec aplomb. — Oui, vous le fûtes, et vous l'êtes encore, vu que c'est indélébile, c'est pour la vie ! LE PLAIGNANT, tirant rageusement son gilet sur son volumineux abdomen. — Fichtre ! qu'il ne m'échauffe pas plus longtemps les oreilles !

LE PRÉSIDENT. — Racontez-nous les faits. LE PLAIGNANT. — Voilà... je commence par déclarer bien haut (il hurle à tue-tête) que je ne connais pas cet individu, et que par conséquent je ne suis pas son père !...

« La première fois que je le vis, j'étais assis à la terrasse d'un café, dégustant un bock... un simple bock... c'est la seule boisson que je me permette, parce que les liqueurs fortes et moi... je suis antialcoolique.

LE PRÉVENU. — C'est comme moi, je ne bois que de l'eau... Je tiens ça de papa !

LE PLAIGNANT. — Oh!!! (Reprenant son récit.) J'avais à moitié vidé mon bock, lorsque cet individu, qui s'était planté devant moi et me considérait depuis quelques instants, s'élança les bras tendus en s'écriant :

« — Papa !... j'ai retrouvé papa ! »

« Il bouscule le guéridon, renverse son bock sur mon pantalon, un pantalon tout neuf... un pantalon fichu. Naturellement je me fâche... mais cet hurluberlu me prend de force dans ses bras, frotte sa joue mal rasée contre la mienne en sanglotant : « — Je te retrouve enfin, papa ! » Je veux le repousser comme chacun aurait fait à ma place.

LE PRÉVENU, amèrement. — Tout le monde n'a pas la fibre paternelle aussi peu développée que vous !

LE PLAIGNANT, continuant sa déposition. — Mais je ne suis pas votre père, nom d'une bobinette !... Depuis ce jour, cet homme s'est acharné après moi, je ne pouvais faire un pas sans l'avoir à mes trousses.

« Il faisait à toute occasion du scandale dans la rue... Un beau jour, il amena le public à tel point que je faillis être écharpé par un tas de gogos qui avaient pris au sérieux les doléances de ce gredin !... J'eus toutes les peines du monde à m'enfuir.

« En rentrant chez moi, je trouvai un épicier qui m'apportait une note... d'apothicaire. Elle se montait à sept cent quarante francs et des centimes !...

« Je ne connaissais pas cet épicier, je le lui

fis remarquer ; il me répondit que c'était des achats faits par mon fils.

« J'eus beau lui dire que je n'avais pas de fils, il ne voulait rien entendre... je fus obligé de le jeter à la porte. »

L'épicier comparait à la barre.

LE TÉMOIN. — M. Tripoulet s'est conduit vis-à-vis de moi d'une façon bien fâcheuse... me flanquer à la porte !... Si encore il y avait flanqué mon argent en même temps que moi !

LE PLAIGNANT. — Je ne vous devais rien, monsieur !... J'ignore votre épicerie.

LE PRÉSIDENT, au témoin. — Pourquoi avez-vous livré pour sept cent quarante francs de marchandises à crédit à un homme qui n'était pas votre client ?

LE TÉMOIN. — C'était pour qu'il le devint... je connaissais la solvabilité de M. Tripoulet... Quand on a un fils, on lui doit la nourriture, que diable !

LE PRÉSIDENT. — Mais le prévenu n'est pas son fils !

LE TÉMOIN. — Il m'a dit : « Mon père vous paiera. » S'il était son fils, c'est donc qu'il était son père !... C'est logique ! Quand on pense que ce gredin, à peine en possession de ma marchandise, s'est empressé de la céder à vil prix !...

LE PRÉVENU. — Dame ! je ne pouvais pourtant pas consommer à moi tout seul en un jour pour sept cent quarante francs d'épicerie !... Du reste, je ne faisais de tort à personne puisque papa devait payer.



# L'INCONSOLÉE

Grand roman de Passion

PAR JULES MARY

## TROISIÈME PARTIE

### Au bord du crime

#### IX (Suite.)

Borouille fit quelques pas pour s'éloigner.

Tout à coup il s'arrêta, et toujours souriant de ce sourire mauvais et cynique qui lui était habituel :

— A propos, tu ne me parles pas de Bertine ?

— Je n'ai rien à t'en dire.

— Dis-moi du moins ce qu'elle est devenue.

— Peu t'importe !

— A ton aise !

Mais Charlot réfléchit que Borouille la verrait bien vite, Bertine.

— Elle est à la ferme avec moi.

— Ah ! ah ! Monsieur cache sa dame !

Alors Charlot, le front plissé, les yeux brillants se rapprocha de Borouille très près et dit d'une voix sourde :

— Si tu la touches, si tu lui parles, souviens-toi bien que j'ai toujours sur moi mon couteau dont tu connais la pointe ; je le plante dans le ventre sans hésiter.

Et les deux jeunes gens — les deux hommes — se regardaient les yeux chargés d'une haine terrible.

Lorsque Charlot fit rentrer ses moutons à la Pierre-de-Marbre, le soir venu, il rencontra Bertine qui traversait la cour.

La jeune fille fut frappée de son air préoccupé, de sa tristesse :

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu as, Charlot ?

— Tout à l'heure je te le dirai.

Quand le troupeau fut dans la bergerie il fit signe à Bertine et tous deux s'éloignèrent.

— Comme tu es mystérieux ! fit-elle en essayant de sourire.

Mais elle se tut en le regardant. Vraiment sa figure ne prêtait pas à rire. Elle était bouleversée, dure et presque méchante.

Alors elle craignit d'avoir encouru quelque reproche :

— Tu n'as rien contre moi ?

— Oh ! non, oh ! non, ma Bertine.

Il l'embrassa avec une sorte de fièvre, puis tout de suite, à voix basse, il lui raconta l'arrivée de Borouille.

Elle l'écoutait, toute pâle.

— Voilà ce que j'ai promis, dit-il, et je ne pouvais faire autrement. Si Borouille était pris il exécuterait ses menaces. J'en suis sûr. Et nous serions perdus.

— Oui ! oui ! tu ne pouvais faire autrement. Et pourtant j'ai peur, j'ai peur !

Charlot, nous l'avons dit, couchait à la bergerie, et Bertine avait son lit dans une petite pièce retirée, tout au fond de l'étable voisine. Celle-ci communiquait par une porte avec la bergerie et le tout était éclairé par des lucarnes percées dans le toit qui descendait vers le jardin potager presque au niveau de leur tête.

Bertine n'avait donc rien à craindre de Borouille. Du reste Charlot la protégerait au besoin comme il l'avait protégée déjà et Bertine aussi était bien résolue à se défendre.

Quand la nuit fut descendue et que tout le monde fut couché à la ferme, Charlot, qui était à la bergerie, frappa doucement à la porte de l'étable.

Une voix dans le fond lui répondit :

— C'est toi mon Charlot ?

— Tu ne dormais pas ?

— Oh ! non.

— Je vais le chercher...

— Va, et à la grâce de Dieu !

Charlot sortit, traversa la cour en longeant les bâtiments et une fois dans les champs se mit à courir vers les bois.

Il n'eut pas besoin d'aller jusque-là. Il rencontra Borouille en chemin.

— Je t'attendais, fit le gredin. Et je commençais à trouver le temps long.

Ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'à la ferme. Papillon, qui sentait son maître, n'aboya pas. Il gronda seulement à la vue de Borouille, mais Charlot le fit taire par quelques caresses.

— Couche-toi dans mon lit, fit Charlot.

— Et toi ?

— Ne t'inquiète pas de moi.

— Monsieur ne veut pas coucher avec son ami Borouille ? Monsieur est aristocrate ? Monsieur fait le dégoûté ? Ce sera comme Monsieur voudra.

Charlot alla chercher deux ou trois boîtes de paille les jeta devant la porte de l'étable et s'étendit dessus.

Il fut longtemps avant de s'endormir. De noires idées l'assaillaient. Quant à Borouille, exténué par des nuits sans sommeil, il ne s'était pas plutôt senti dans la moiteur de la bergerie que le sommeil l'avait envahi brusquement.

Il était tombé sur le lit de Charlot et ronflait.

Le matin, avant le lever du jour, Charlot était debout. Borouille dormait toujours, mais cette fois d'un sommeil plus agité.

Il brandissait ses robustes poings et ses lèvres proféraient des menaces.

Charlot le secoua.

Le bandit se dressa effaré.

— Hein ! La police ! La police !

En une seconde il eut à la main, tout ouvert, un long couteau qui ne le quittait pas.

— Non, dit Charlot très calme. La police n'est pas là. C'est moi, Charlot, qui te réveille parce qu'il faut que tu t'en ailles.

— Ah ! oui, fit l'autre, calme, se souvenant.

Et tout de suite, goguenard et raillant :

— C'est rien rupin chez toi, on dort comme une souche...

— Souviens-toi de ce qui est convenu... la nuit, ici... le jour, dans les bois.

— C'est bon, c'est bon, je m'en vais... Mais tu ne me laisseras pas me décaniller sans me faire tortorer un morceau de fringue...

— Voilà du pain.

— As-tu aussi un peu de perlot ? Je voudrais griller une sibiche...

— Je ne fume pas.

— Monsieur est sans défaut. A ce soir, monsieur.

Il se dirigea vers la porte, mais il regardait partout, autour de lui.

— Dis donc, Charlot ?

— Quoi ?

— Bertine ? Où couche-t-elle ?

— Qu'est-ce que cela te fait ?

Mais Borouille avait aperçu la porte de l'étable. Il comprit.

— Ah ! bon, dit-il, c'est là. Je ne pourrais pas lui présenter mes devoirs ?

— Va-t'en !

L'autre sortit enfin, les mains dans les poches, d'un pas traînard.

— Ce soir, dit-il, tu n'auras qu'à laisser la porte ouverte. Maintenant que je suis venu une fois, je reconnaitrai facilement mon chemin.

Et il disparut dans la nuit, se dirigeant vers la forêt.

Il était à peine sorti que Bertine ouvrait la porte de l'étable.

— Il n'est plus là ?

— Non, dit Charlot, sombre.

— Mon Dieu, il nous arrivera malheur, sûrement, Charlot.

— Oui, je le crains comme toi, Bertine, mais que faire ?

— Que faire ? répéta l'enfant, en hochant la tête.

X

Le désespoir régnait à la Pierre-de-Marbre.

Les sommations avaient cessé. Le percepteur n'envoyait plus ses papiers bleus ou verts pour réclamer à Jean Violaines les 2,588 francs que Borouille avait cotés au département, mais l'huissier avait pris la place du percepteur et les frais avaient commencé. Violaines voyait tous les jours l'abîme se creuser sous ses pieds, et il s'y sentait poussé par un force surhumaine contre laquelle il ne pouvait se défendre.

Il avait voulu emprunter à des amis, fermiers comme lui, mais à beaucoup d'entre eux il devait déjà de fortes sommes. Et ils étaient gênés. Ils refusèrent.

Vendre, ce n'était plus possible, nous l'avons dit.

Alors ils attendirent, tête baissée, comme de pauvres condamnés qu'ils étaient, le dernier coup qui devait les abattre.

Quand la saisie fut faite, Jean Violaines pourtant se révolta.

— Je vais aller trouver le père ? dit Jean à sa femme.

— Hélas ! murmura-t-elle.

— Oui, je sais bien, mais il se laissera peut-être attendre... c'est si grave, cette fois !...

— Va, mon pauvre homme, va ; j'ai bien peur, seulement, que tu ne reviennes plus triste et plus désespéré...

Il sortit. Il alla chez le père Violaines. Celui-ci était au coin de son feu, à se réchauffer les jambes.

Il se retourna en entendant ouvrir la porte.

— Ah ! ah ! Qu'est-ce que tu veux, toi, pour me déranger ?...

— Mon père...

— Oui, oui, je devine... On a pratiqué la saisie, hein ? A bientôt la vente... J'y assisterai, ne crains rien... On a si peu de distractions à la Pierre-de-Marbre que je me ferais un scrupule de manquer celle-là.

Et il se mit à ricaner en tisonnant.

— Mon père, dit Jean Violaines en tremblant, vous savez qu'on va vendre notre ferme si vous n'intervenez pas !

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? On vendra ta ferme, mais la maison où je suis m'appartient. Personne n'a le droit d'y mettre le pied. Moi, je suis tranquille ici pour jusqu'à la fin de mes jours.

— Et cela ne vous causera pas de peine de voir à un autre, à un étranger, la ferme où vous avez grandi, où s'est écoulée votre jeunesse, où vous vous êtes marié...

— Rien, rien du tout.

— La ferme qui appartenait à votre père, à votre mère.

— Rien. Laisse-moi tranquille. Brissons là !

Ils étaient sortis. Arrêtés sur le seuil, ils parlaient très haut, presque sur le ton de la menace.

Des ouvriers de la ferme, dans les champs voisins, les écoutaient.

— C'est mal, mon père, c'est mal.

Le vieux continuait de rire.

— Allons, bonsoir. Laisse-moi me chauffer.

— C'est vous qui serez responsable de ce qui arrivera...

— J'accepte la responsabilité.

— Et il arrivera des malheurs, mon père, bien sûr il en arrivera.

— Nous le verrons bien. Laisse-les venir... Tu ne veux pas m'assassiner, je suppose ?

Et il riait encore.

Jean Violaines s'éloigna très surexcité. Les ouvriers, dans les champs, se remirent à l'ouvrage et le père Violaines referma sa porte après un long regard farouche jeté vers la Pierre-de-Marbre.

Jean Violaines rendit compte à sa femme de ce qui s'était passé.

— C'était à prévoir, dit-elle.

Et, après réflexion, en tremblant :

— Veux-tu que j'aille essayer de le fléchir ? C'est à moi qu'il en veut, surtout. Je lui demanderai ce qu'il exige de moi.

Je lui dirai que pour qu'il te rende son affection, pour qu'il sauve ta ferme, je suis prête à disparaître, à mourir...

Sa haine une fois satisfaite, il te pardonnera... Car cela ne me ferait rien de mourir, vois-tu, mon Jean, rien du tout...

Et ça serait même avec joie si je pouvais te tirer de peine.

— Tu es folle, dit-il en l'embrassant.

Je ne veux pas que tu me parles de mourir. Je serai heureux ou malheureux avec toi, voilà tout. Et je ne serai jamais malheureux complètement, puisque tu ne me quitteras pas !

— Mon pauvre Jean !

Elle garda le silence, puis tout à coup reprit :

— Je voudrais faire une dernière démarche à Paris, dit-elle.

— Auprès de qui ?

— Auprès de l'Assistance publique.

— On te l'écouterait pas.

— Peut-être.

— Eh bien ! va, essaye. Il faut que nous n'ayons aucun reproche à nous faire, mais on ne t'écouterait pas, je te répète.

Marie-Thérèse partit le lendemain et courut avenue Victoria, où elle raconta la criante injustice dont son mari était victime.

Mais là il lui fut expliqué que l'administration n'était pas coupable, que la réclamation préfectorale émanait du département et non point de Paris ; en somme l'administration la plaignait, mais elle n'y pouvait rien.

Elle s'en revenait bien triste, lorsqu'elle se heurta en descendant l'escalier contre une femme à cheveux blancs qui montait tête basse et comme absorbée.

La femme releva la tête et elle eut un triste sourire.

— Marie-Thérèse ! dit-elle.

— Madame Juliette !...

Elles se regardèrent longuement. Leurs cœurs étaient pleins de confidences.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, dit Marie-Thérèse, on vous a rendu votre fille ?

— Hélas ! ma fille est perdue. On ne sait où elle est. Et tous les trois mois je viens ici chercher de ses nouvelles.

— Comme moi ! dit Marie-Thérèse. C'est ainsi que j'ai passé ma vie.

— Ma fillette ! ma chère petite Bertine... fit Liette en pleurant.

Bertine ! La fermière avait entendu bien des fois Charlot appeler ainsi sa petite amie. Est-ce que Bertine serait l'enfant cherchée par Liette ? Mais Charlot et Bertine s'étaient présentés à la ferme comme étant frère et sœur...

Ils avaient peut-être menti !

Un instant Marie-Thérèse oublia sa propre peine pour ne plus penser qu'à Liette. Elle accompagna au bureau des nouvelles la pauvre mère à laquelle l'employé fit la désespérante réponse :

— Nous ne savons toujours pas ce qu'est devenue votre fille.

Puis elle entraîna Liette qui sanglotait. Elle l'emmène jusqu'à la rue Saint-Séverin, là où Liette avait si gentiment préparé la chambre où elle se promettait de recevoir sa fille.

Et elle l'interroge. Elle lui fait raconter ses tristes courses à la recherche de sa fille. Et Marie-Thérèse l'écoute halestante. Maintenant elle est convaincue que Bertine est la fille de Liette, car celle-ci lui a dit que la jeune fille ne s'est pas enfuie toute seule, et qu'elle a un compagnon que l'on nomme Charlot.

Charlot, Bertine, c'est bien cela !

Et les dates concordent... depuis le jour où, dans la forêt de Trélon, la mère a failli mourir dans la neige auprès de son enfant dont elle ignorait la présence.

C'est quelques jours après que Bertine et Charlot arrivait à la Pierre-de-Marbre.

Et, comme Liette s'aperçoit vite de la vive surexcitation où Marie-Thérèse a été mise par ce récit, elle demande :

— Parlez ! parlez ! Vous avez à me donner une espérance...

Une espérance, certes, et Marie-Thérèse la donne. Mais comme elle désire, auparavant, interroger les jeunes gens afin d'acquiescer une entière certitude, car elle peut leur faire avouer la vérité, elle dit :

— Oui, je vous écrirai bientôt; je crois pouvoir vous aider à retrouver votre enfant. Espérez! espérez!

— Oh! vous me cachez quelque chose! Parlez! parlez!

— Je ne puis rien dire de plus. Elle ne le voulait pas, en effet, dans la crainte de se tromper. Une erreur aurait pu être fatale à cette pauvre femme. C'eût été, d'un seul coup, tomber de trop haut.

Mais elle souriait et son sourire reconfortait Liette.

Elles s'embrassèrent comme si elles eussent été deux sœurs. Et vraiment elles s'aimaient déjà. Le même malheur les avait rapprochées.

— A bientôt! fit Marie-Thérèse.  
— Je ne vivrai plus, Marie, jusqu'à ce que vous m'ayez écrit.

Elles se séparèrent. Et dans la joie profonde de faire une heureuse, peut-être, la pauvre Marie-Thérèse ne pensait plus à sa propre misère.

Elle dut coucher cette nuit à Paris et ne reprit que le lendemain, dès le matin, le train des Ardennes.

Elle arriva dans la soirée à la Pierre-de-Marbre.

Depuis deux jours, Borouille n'avait pas perdu son temps, rôdant autour de la ferme avec l'éternelle idée de trouver un coup à faire. La veille, il avait remarqué la maison d'allure coquette habitée par le père Violaines, et le soir, à la faveur des ténèbres, avant de rentrer dans la bergerie pour y passer sa seconde nuit auprès de Charlot, il s'était rapproché des fenêtres.

Tout d'abord, il crut qu'il y avait quelqu'un avec le père Violaines. Il entendait, dans l'intérieur, un bruit de paroles, comme une conversation.

Mais il s'assura bientôt que Violaines était seul: le vieux se parlait à lui-même.

Alors, Borouille regarda, couché sur le sol, la tête seulement au niveau des vitres.

Le paysan se chauffait les mollets à son feu à demi éteint. Borouille n'entendait pas ce qu'il disait.

Tout à coup, Violaines se leva. D'un bahut qu'il ouvrit, il alla retirer un sac qui rendit un son éclatant lorsqu'il le posa sur une table.

Et Borouille en frissonna. Le vieux dénoua le sac, et il s'éparpilla aussitôt de l'or, de l'argent, des sous, même des billets.

Et il regardait toujours la ferme, contre laquelle il montra le poing.

Certainement, il y avait là plus qu'il n'en fallait pour sauter la Pierre-de-Marbre.

— Diable! murmura Borouille, il a le sac, le vieux. C'est le cas de le dire. Mais ne nous pressons pas! Nourrissons le poupart... Si je peux faire le coup sans éveiller l'attention de personne, j'aurai toute la nuit pour m'esbigner et gagner la frontière, et je n'aurai plus peur de crever de faim, — genre de mort trop lent pour moi.

Il attendit une heure, puis revint. Mais il n'y avait plus de lumière chez le vieux. Et les contrevents étaient fermés sur les fenêtres; des contrevents solides, retenus à l'intérieur, — il l'avait remarqué, par des barres de fer.

Restait la porte. Elle était pleine. Il essaya d'ouvrir, elle était fermée à clef. Faire sauter la serrure, cela était bruyant. Le vieux s'éveillait, criait, on accourait. Le danger était trop grand. Il résolut d'attendre.

— Demain, dit-il, je prendrai mes précautions. J'ai mon plan.

Il rentra dans la bergerie. Charlot l'attendait. Il lui donna du pain et de la viande.

Borouille n'avait rien mangé de la journée.

Il dévora. Puis, quand il fut rassasié, il se coucha et s'endormit, sans adresser la parole à Charlot, sans demander Bertine.

Le matin, quand il voulut regagner la forêt, il se trouva en face de deux domestiques, levés avant le jour pour aller, en l'absence de Marie-Thérèse, au marché de Charleville.

Il s'arrêta. Se sauver, c'était attirer l'attention.

— Tiens! qu'est-ce que c'est que celui-là? fit un domestique.

— D'où sors-tu, toi?

Il fallait répondre, d'autant plus que les deux hommes, vigoureux, se rappro-

chaient de lui, n'avaient pas l'air de le craindre et ne paraissaient pas vouloir le laisser partir sans une réponse catégorique.

Borouille comprit que la vérité seule le sauverait.

— Je suis sans travail, dit-il, et Charlot, le berger, que je connais, me fait coucher dans la bergerie depuis deux jours.

Charlot sortait au même moment.

— C'est vrai, Charlot, ce que dit ce garçon?

— C'est vrai.

— As-tu demandé la permission au maître?

— Non.

— Tu as eu tort.

— Je le préviendrai aujourd'hui même.

— A la bonne heure. Nous n'avons plus rien à dire.

Et ils s'éloignèrent.

— Tu partiras demain, Borouille, fit Charlot. Je ne veux pas que tu restes ici

la veille, il avait épié le père Violaines. Le vieux se chauffait toujours; c'était sa seule occupation depuis le matin jusqu'au soir.

Borouille se contenta de glisser dans la serrure de la porte un morceau de brin de paille. C'était simple. Le procédé lui avait déjà réussi. La paille empêche la clef de tourner à l'aise dans la serrure et la porte reste ouverte, fermée seulement au loquet.

Puis, ce petit préparatif terminé, il revint à la bergerie.

Vers six heures également, Marie-Thérèse rentra. Elle avait échoué dans sa tentative, à l'Assistance publique. Et pourtant, son mari la retrouvait presque gaie.

Elle lui raconta la rencontre qu'elle avait faite de Liette et l'histoire de la pauvre femme, cette histoire qui avait tant de points communs avec celle de Marie-Thérèse.

— Il faut interroger ces jeunes gens,

Soudain, elle pâlit. Elle regarde Borouille et reste silencieuse.

— Mon Dieu, dit-elle, c'est étrange!... C'est que ce garçon, qui surgit ainsi tout à coup devant elle, ressemble singulièrement à l'homme qu'elle a jadis aimé et qui l'a si cruellement trahie.

Oui, c'est le même air, c'est le même visage, ce sont les mêmes yeux, c'est la même bouche.

Elle revoyait Henri de Milberg, à la filature de Donchery, quand il n'avait que vingt ans.

Seulement, au lieu de la trompeuse douceur d'Henri, la physionomie du vagabond respire une cruauté bestiale, de la férocité; dans les yeux, un mépris souriant de tout, un mépris cynique.

Elle interroge d'une voix tremblante:

— Qui êtes-vous?

C'est Charlot qui répond, bien vite, craignant d'être grondé.

— Maîtresse, c'est un ami sans travail. Je lui ai donné du pain et il a partagé mon lit depuis deux jours, mais demain il s'en ira.

— Oui, demain, sans faute, dit Borouille.

Elle le regarde toujours. Cette ressemblance est étrange!

Elle fit signe à Charlot de la suivre.

— Où est Bertine?

— Chez elle.

— Allez la chercher. Il faut que je lui parle.

Quelques minutes s'écourent et les deux enfants sont dans la grande cuisine de la ferme, devant Marie-Thérèse.

Mais Marie-Thérèse est préoccupée. Elle pense à l'autre qu'elle a laissé là-bas et dont la vue l'a si vivement frappée.

Elle se promet de ne pas le laisser partir sans le questionner, lui aussi, savoir ce qu'il est, d'où il vient.

Et tout de suite elle dit à Charlot:

— Vous priez votre ami de ne pas quitter la ferme avant de m'avoir vue... Puisqu'il est malheureux, je lui ferai quelque cadeau de vieux vêtements... Je ne puis, hélas! donner de l'argent.

Et souriant tout à coup à Bertine et à son ami:

— Venez, mes enfants, venez, plus près de moi... Je dois vous gronder... vous gronder très fort. Vous ne m'avez dit la vérité ni l'un ni l'autre lorsque vous vous êtes présentés ici au printemps dernier.

Ils tressaillent. Les voilà tremblants! Mais elle leur a parlé si doucement que sa bonté les émeut jusqu'au fond du cœur. Ils se mettent à pleurer.

— J'ai deviné, n'est-ce pas?

— Oui, maîtresse, dit Charlot.

— Dites-moi donc la vérité... Vous n'avez rien à craindre... Vous n'êtes pas frère et sœur; vous êtes deux enfants abandonnés et vous n'avez jamais connu vos parents.

— Ni Bertine ni moi, c'est encore vrai.

— Vous, Charlot, vous vous êtes enfui de la colonie pénitentiaire où l'on vous avait envoyé...

— Injustement. Je ne méritais pas cette punition.

— Et vous êtes revenu à Saint-Remy, dans le Nord, aider Bertine à s'évader elle-même de la fabrique... de la fabrique...

Marie-Thérèse, à qui Liette avait donné tous ces détails, faisait semblant de chercher le nom.

— De la fabrique Laverjol, maîtresse, dit Bertine.

C'était bien Bertine, la fille de Juliette. Il n'y avait plus de doutes.

— Vous avez été quelques jours chez un contrebandier?

— Jennekin. Il est mort.

— Et en vagabondant, en mendiant, vous êtes arrivés jusqu'à la Pierre-de-Marbre?

— Oui, maîtresse, dit Charlot qui, subitement, devint tout pâle au souvenir de la villa du général Auberpin.

Marie-Thérèse embrassa Bertine avec tendresse.

— Vos misères sont finies, mon enfant, dit-elle; bientôt vous serez heureuse.

Mais Bertine, qui ne comprenait pas, dit gentiment:

— Oh! maîtresse, je suis heureuse ici auprès de vous, avec Charlot. Je ne demande rien de plus. Je ne voudrais pas vous quitter.

Marie-Thérèse sourit.

(La suite au prochain numéro.)



LE SECRET DE GERMAINE. — Ils étaient arrivés devant la porte de la maison de la rue Saussure.

plus longtemps. Le pays est tranquille. On ne voit pas les gendarmes. Tu n'as rien à craindre.

Borouille n'avait pas de raison pour refuser.

Le lendemain, son coup serait fait. Il aurait l'argent du vieux.

— Je partirai demain, je te le promets.

Et, comme il avait fait la veille, il disparut dans les bois.

Charlot vint retrouver les deux domestiques.

— Réflexion faite, dit-il, comme le camarade va partir demain, ce n'est pas la peine d'en parler au maître.

— Tu feras comme tu voudras, mais tu as tort. Il a l'air d'un joli vaurien, ton camarade...

Charlot dit, en baissant la tête:

— Oh! c'est un brave garçon. Il ne faut pas se fier aux apparences.

La journée s'écoula sans incident. Vers six heures du soir, Borouille sortit de la forêt et se rapprocha de la ferme. A six heures en novembre, il fait nuit complète depuis longtemps. L'obscurité le protégeait. Il regagna la fenêtre d'où,

dit le fermier, oubliant, lui aussi, pour un moment, ses préoccupations particulières.

— Je vais aller voir Charlot et Bertine.

— Va.

Elle se rendit à la bergerie. Mais, au moment d'ouvrir, elle fut surprise d'entendre deux voix d'homme, et, l'une de ces voix, elle ne la connaissait pas. Ce n'était pas Bertine, dont elle aimait beaucoup la gentille voix douce et timide. Ce n'était pas non plus un des domestiques.

Elle entra.

Charlot et Borouille étaient assis côte à côte sur le bord du lit.

Une chandelle posée sur une planche les éclairait. Et devant eux, pressés flanc contre flanc, dormaient les moutons, dans une grosse chaleur, presque étouffante.

Charlot donnait à Borouille, qui devait partir le lendemain, les trente francs, — moitié de ses économies, — qu'il lui avait promis.

A la vue de Marie-Thérèse, le berger se dressa, décontenancé.

Et la fermière laissa tomber sur le vagabond un regard soupçonneux.

# LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## QUATRIÈME PARTIE

### Les Exploits de Bamboche

XV (Suite.)

Pour ne pas entendre ses vagissements, elle se réfugia au fond de l'appartement, bien décidée à le laisser crier jusqu'à la courbature.

Sa femme de chambre, une malheureuse échappée de Saint-Lazare, eut pitié.

Elle songea que le pauvre petit devait mourir de faim et de soif, et elle lui apporta du lait.

Jean but avidement et, un peu soulagé, recommença bientôt à demander sa maman.

— Elle va venir bientôt, mon mignon, tu la verras... Oui, tu la verras, dit la fille.

Jean se reprit à pleurer, mais sans ces crises qui lui éraillaient la gorge, lui cassaient la voix.

Ses larmes coulaient drues sur ses joues, mais silencieuses, et cette douleur muette succédait à l'exaspération première avait quelque chose de poignant.

Aux souffrances de son jeune cœur si aimant s'ajoutaient aussi des souffrances physiques.

Le bébé, habitué à des soins minutieux de propreté, n'avait pas eu sa toilette faite depuis déjà longtemps.

La grande toilette du matin surtout, celle qui était pour lui la grosse affaire de la journée.

C'était sa maman, toujours sa chère maman, qui procédait elle-même à l'opération.

L'ouvrière parisienne, devenue princesse, n'avait voulu se soustraire à aucune des fonctions de la maternité.

Elle avait nourri elle-même son Jean, l'avait bercé, dorloté, emmailloté, comme la première femme venue, trouvant une joie divine à ces menues besognes de mère, que les grandes dames ignorent, et qu'elles confient, les malheureuses ! à des mercenaires.

C'était, le matin, une baignade complète à l'eau tiède, au milieu d'un vaste bassin d'argent.

Puis un large savonnage de tous les replis si fermes et si rosés de cette belle chair de bébé.

Riait, au milieu d'un flot de mousse blanche et parfumée, puis se débattait quand maman frottait les menottes et les petons et, secoué par un bon rire, s'écriait :

— Satouille, maman !... satouille bébé !...

Germaine aussi riait aux larmes et l'embrassait tout ruisselant, à pleines lèvres collées gourmandes à pleine peau.

Puis c'était la friction avec une flanelle douce qui mettait à l'épiderme si délicat une nuance rosée, puis enfin le nuage odorant de poudre de riz qui enveloppait tout entier ce corps frais et parfumé comme une fleur emperlée de matinale rosée.

Pauvre petit Jean ! Ce changement si brusque et si complet avait quelque chose de navrant.

Non seulement ce superflu, ce luxe lui manquait tout à coup, mais encore le strict nécessaire que les plus pauvres peuvent donner à leurs petits.

Bamboche l'avait emporté vêtu seulement de sa chemise et enveloppé dans sa courtpointe ouatée.

Il était resté depuis dans le même état, les gredins n'ayant même pas songé à lui procurer du linge de rechange et des vêtements.

La femme de chambre fit observer qu'il ne pouvait pas rester comme ça sous peine de tomber malade...

Malade !... oh ! mais non... Il fallait qu'il demeurât en bonne santé.

Il le fallait à tout prix, car c'était pour eux un capital sérieux.

La femme de chambre alla lui acheter une layette et l'habilla tant bien que mal. Puis, à son idée, elle tâcha de l'alimenter.

dernier qui allait partir ou chez ces dames, ou en expédition, ou au jeu, on ne savait jamais.

— J'ai abandonné la place... en vérité, ce n'est plus tenable...

« Vrai ! le désespoir de ces pauvres gens me fait mal... »

— C'est ça ! fit sardoniquement Bamboche, mets-toi de leur côté... plains-les...



LE SECRET DE GERMAINE. — « Je vais demander à votre mère si elle autorise notre mariage. »

Bébé mangea, but, pleura un peu moins et témoigna, moitié par gestes, moitié par un délicieux gazouillis, qu'il voudrait bien sortir.

— Pour ça, jamais ! fit méchamment la baronne qui déjà le détestait.

Le petit Jean fut donc étroitement séquestré dans la crainte qu'un hasard ne le fit reconnaître.

Il vécut comme en prison, mal soigné, imparfaitement nourri, privé d'air et de distraction, devant au bon cœur d'une ancienne réclusionnaire de ne pas manquer de tout.

Sevré de ces douces caresses dont se complaisait son bon petit cœur, il pâlit un peu, et lentement s'étiola.

Il demandait toujours sa maman, sa « tata Malie », son papa, et pleurait silencieusement.

Une semaine s'écoula ainsi, quand le soir Fanny, la gouvernante, accourut en coup de vent.

Jusqu'alors, elle avait envoyé au jour le jour des nouvelles; mais, selon les recommandations expresses de Bamboche, n'avait pas quitté l'hôtel.

— Eh bien ! quoi de neuf ? demanda ce

— Non ! je ne me mets pas de leur côté.

« Je suis ton esclave, ta chose, et je fais ce que tu veux. »

« La preuve ! »

— Oui, Ninny ! tu es une bonne fille et je t'aime toujours.

— Oh ! interrompit Fanny en le contemplant avec une sorte d'emportement sauvage, tu m'aimes !... après beaucoup d'autres.

— Non ! avant...

« Les autres, je les aime en bloc... au hasard de la rencontre... »

« Toi... je te préfère ! »

— La distinction est futile, mais elle me ravit tout de même.

« Je suis heureuse du peu de tendresse que tu me donnes en courant... »

« Les miettes de ton cœur me suffisent... »

« Moi, je t'adore, et je vis de mon amour... en attendant que j'en meure. »

— Tu es toujours épatante... avec tes phrases fleuries...

— Comme mon amour... bien que tu ne lui épargnes pas les épines...

« Mais je t'aime et t'aimerai toujours ainsi. »

— Quand même, alors ?

— Oui, quand même.

« Honnête homme, tu aurais fait de moi une femme honnête. »

— Et comme je suis un brigand, tu es « brigande ». »

— Je répugne au crime, tu le sais... mais je suis ta complice.

« Je t'aimerai devant les juges... au baigne... sur l'échafaud. »

— ... Le plus tard possible, n'est-ce pas, ma chérie ? fit le bandit en lui collant sur les joues deux baisers retentissants.

— Avez pas fini de vous humecter la lanterne ? fit Mite-à-l'Œil, témoin de l'entretien.

« Au fait, et raconte-nous ce que tu sais. »

— Marie est sauvée... ton coup de couteau ne l'a pas tuée.

— Tant mieux ! car elle est vraiment belle.

— Est-ce que ?... elle aussi ?...

— Pourquoi pas ? et au besoin tu m'aiderais à la conquête.

— Mon cher, la place est prise, je crois.

— Ah bah !... et qui ?...

— Un bienfaiteur... un interne en médecine...

« On s'aime, on se l'est un peu dit... »

— Et on s'épousera ?

— Il y a des conditions... ou plutôt une condition.

— Laquelle ?

— Retrouver Jean et le rendre à sa mère.

— Et il y a une dot ?

— J'ai entendu un soir le prince dire à sa femme qu'il donnerait volontiers deux millions de dot à Marie.

Bamboche, en entendant ces mots : deux millions, eut une rapide dilatation des narines et jeta un regard aigu à sa fausse mère.

Et, mentalement, il répéta :

— Deux millions... pas dix-sept ans et belle à damner un saint !

« Beau-frère d'un prince... russe et stupidement riche. »

« Être de la maison... »

« Tonnerre de Dieu !... quel beau rêve ! »

Il reprit tout haut :

— Et tu dis comme ça, Ninny, que cette petite Marie n'épousera pas d'autre que celui qui rendra le petit bonhomme de Bérésoff à ses parents ?

— Je le dis et je l'affirme !

« Et tu sais, elle a une vraie tête, cette petite-là... »

« Ce qu'elle dit, elle le fera. »

— C'est bon à savoir.

« Tiens, à propos, tu tombes à pic. »

« Tu sais, le gosse, il ne va pas très bien... tu pourrais bien le soigner. »

— Oh ! de grand cœur, ce pauvre chéri !

« Si tu savais comme il est bon ! et mignon ! et caressant ! »

— Entendu ! Tu as la bosse de la maternité !

Alors cette étrange fille qu'était Fanny courut à la chambre où était Jean, le prit dans ses bras et le couvrit de baisers.

Lui, la reconnut aussitôt, et lui souriant, les bras ouverts, l'étreignit passionnément, bégayant de sa douce voix :

— Ninny !... oh ! ma Ninny !...

« Bonjour, Ninny !... »

— Bonjour, mon chéri !

« Bonjour, mon petit Jean !... mon cher mignon... »

Et voyant que cette réclusion l'avait pâli, deux grosses larmes lui montèrent aux yeux, et elle murmura :

— Pauvre chéri ! tu souffres... mais comme je vais t'aimer... te soigner...

« Quelle rosse je fais tout de même !... »

« Et cette bonne princesse !... cet amour de Marie... »

« Non ! vrai... je suis trop canaille... »

« Ah ! si je n'aimais pas Bamboche ! »





## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

**UN REPRÉSENTANT BLESSÉ.** — Avenue du Prado, se trouve une maison d'accessoires d'automobiles. La mère du négociant fait, de son côté, le commerce des bijoux.

A la suite de diverses affaires traitées avec ou par l'intermédiaire d'un représentant de commerce, âgé de quarante et un ans, demeurant rue Honorat, des différends d'intérêt surgirent. Désirant avoir une dernière explication avec le représentant de commerce, la bijoutière le fit mander auprès de son fils.

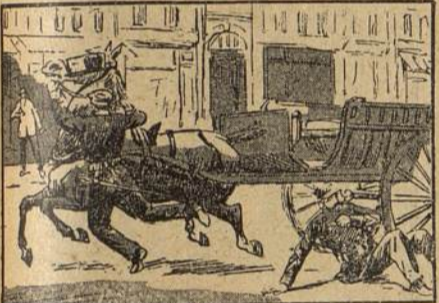
Une violente discussion s'engagea. Le commerçant et le représentant de commerce se firent mutuellement d'amers reproches. Le premier, rendu furieux par l'attitude de son adversaire, prit dans sa poche un revolver qu'il portait constamment sur lui et sortit.

A quelques pas de la porte du magasin, il rejoignit son antagoniste et fit feu sur lui. Il atteignit au côté gauche, lui perforant le poumon.

Le blessé fut transporté à l'hôpital de la Conception. On désespère de le sauver. **MARSEILLE.**



**HAINES DE CLOCHERS.** — Pendant la nuit, une violente discussion avait éclaté entre trois jeunes gens de la ville et un groupe de jeunes gens venus de Saint-Claude. A bout d'arguments, ces derniers tombèrent sur les Moréziens et l'un d'eux s'acharna tellement sur son adversaire qu'il le laissa sans connaissance sur la route. La bande prit aussitôt la fuite. **MOREZ.**

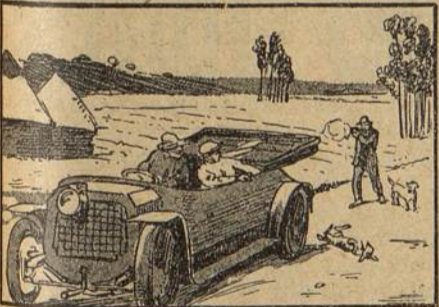


**CHEVAL EMBALLÉ.** — Au quartier Pointe-Rouge, un cheval attelé à une voiture s'emballa. Un officier de paix et un brigadier de police tentèrent de l'arrêter. Mais tous deux furent renversés, piétinés et les roues leur passèrent sur le corps. L'officier a été blessé; le brigadier fut transporté mourant à l'Hôtel-Dieu. **MARSEILLE.**

**ASSASSIN DE SA FILLE.** — Un ouvrier charbonnier, âgé de quarante-quatre ans, habitant à Rencurel, est venu se constituer prisonnier à la gendarmerie en s'accusant du meurtre de sa fille, âgée de cinq ans.

— Elle ne voulait pas manger, a-t-il expliqué, je l'ai alors trappée avec une baguette sur la tête et dans le dos. Elle s'est mise à enfler, puis elle est morte deux heures après.

Ajoutons que la fille a été inhumée le 25 août, à Rencurel, sans qu'aucune constatation médicale ait été faite. Le père a été écroué. **SAINT-MARCELLIN.**



**COUPS DE FEU SUR UNE AUTO.** — Au moment où les chiens d'une ferme traversaient une route, l'un d'eux fut écrasé par une automobile. Leur propriétaire, qui avait un fusil à la main, fit feu sur l'auto, un coup à deux places. Mais les plombs se logèrent tous dans la capote. **CHATEAUNEUF-DU-PAPE.**



**UN ROCHER TOMBE.** — A Livet, un groupe de mineurs était occupé à creuser un tunnel. Une mine ébranla un rocher qui s'abattit sur les ouvriers. Deux des travailleurs furent atteints. L'un d'eux, âgé de dix-huit ans, fut tué sur le coup. **GRENOBLE.**

## UN ALLEMAND INSULTE UN CAPORAL FRANÇAIS

Un grave incident, qui aurait pu avoir des conséquences sérieuses, s'est produit au bord de la Saône, à Chalon-sur-Saône.

Un Allemand, du nom de Vitus Sander, âgé de vingt-neuf ans, né à Trèves (Prusse rhénane), marinier à bord du bateau *Helena*, remontait la Saône, se dirigeant sur Saint-Jean-de-Losne et Nancy. En passant devant la baignade militaire du 56<sup>e</sup> d'infanterie, les cordages du bateau emportèrent les lièges qui marquaient les limites de la baignade. Le chef de poste, le caporal Briffault, fit à ce sujet une observation polie au marinier prussien, qui lui répondit par une injure grossière et continua à détériorer les engins confiés à la garde du caporal. Sans perdre son sang-froid, Briffault renouvela son observation, qui reçut la même réponse. Alors, le caporal prit deux soldats

avec lui et fit arrêter les chevaux qui remorquaient le bateau *Helena*. Le marinier prussien, fou de rage, insulta le caporal et le menaça. Celui-ci ne répondit ni aux insultes ni aux menaces et les personnes qui assistaient à la scène s'abstinrent, malgré leur indignation, de molester l'insulteur.

La gendarmerie fut prévenue et dressa procès-verbal. Le parquet de Chalon estima que l'affaire présentait un certain caractère de gravité et qu'il n'y avait pas lieu de tolérer qu'un Allemand vienne insulter un soldat français accomplissant son devoir en service commandé. Un mandat d'arrêt a été lancé contre Vitus Sander, qui a été arrêté près de Saint-Jean-de-Losne et ramené à la prison de Chalon-sur-Saône. Le marinier sera traduit en police correctionnelle.

### LA BOXE MORTELLE

La semaine dernière, durant un match de boxe à Liverpool, le professionnel Harry Price a été tué d'un coup de poing au menton. Son adversaire, J. Bashum, a été immédiatement arrêté.

L'affaire est venue devant un tribunal d'enquête.

Au cours des débats, l'accusation a déclaré qu'au moment où Price tomba, mortellement atteint, il était incapable de se défendre. Price, en effet, avait été violemment descendu au cours du dixième round et paraissait encore « groggy » au onzième quand il reçut le coup fatal.

L'affaire a été renvoyée, l'accusé étant laissé en liberté sous caution.

### LA M PRISE DE DEUX CHASSEURS

Un nemrod beaucairois s'était rendu à la chasse, dans la plaine des Barraques, et à l'affût dans un épais buisson, il attendait des cailles dont il imitait, par intervalles et à la perfection, l'appel monotone.

Peu facile à duper, le gibier n'arrivait pas, mais un autre chasseur, à « l'espère » lui aussi, non loin de l'endroit où était caché le chasseur, se méprit sur l'origine du cri qu'il entendait et, tout en répondant à l'appel, il se dirigea avec précaution vers le buisson où, pensait-il, se trouvait la caille.

Avec une égale attention et un égal espoir, les deux disciples de saint Hubert — qui ne pouvaient s'apercevoir — entendaient se rapprocher leurs appels réciproques et, persuadés que le gibier n'était pas loin, ils se terraient l'un et l'autre, prêts à faire usage de leurs armes.

Arrivés ainsi à peu de distance du buisson où le Beaucairois se tenait dissimulé, le second chasseur fit feu au jugé. Une partie de la charge atteignit à la tête le premier chasseur qui fut assez grièvement blessé, mais dont la vie n'est cependant pas en danger.

Il pourra se vanter d'être sorti à bon compte de cette étrange méprise.

### SOLDATS BELGES EN FUITE

Soixante soldats incarcérés de la compagnie de correction de Diest, sous la direction de quelques officiers, faisaient l'exercice quand, à un certain moment, une cinquantaine, obéissant à un mot d'ordre, sortirent des rangs et prirent la fuite dans la direction de Ri laer.

Les officiers tentèrent de les poursuivre, mais ils durent y renoncer, pour surveiller le reste du peloton.

La gendarmerie, prévenue, se mit à la recherche des fuyards et en rencontra seize d'entre eux; mais quand ils aperçurent les gendarmes, ils prirent la fuite et traversèrent une rivière à la nage, puis ils disparurent.

### UNE BANDE DE VAMPIRES

Le cimetière de Brandeville (Meuse) a été odieusement profané par des malfaiteurs, on ne s'ait trop dans quel but.

Formant un rectangle, le champ de repos est situé d'une façon pittoresque sur le flanc d'une montagne, à environ 150 mètres au nord du village. On y accède par une petite ruelle se poursuivant en sentier. Une porte, rarement fermée à clef, s'ouvre dans le mur de l'enceinte qu'environnent des jardins et des champs. Les malfaiteurs ont dû escalader ce mur, ainsi que l'attestent certaines empreintes de souliers ferrés qui ont pu être relevées. Vingt tombes ont été profanées. Les « vampires » ont complètement détruit des croix de pierre et de fonte. Ils ont mutilé les pierres tombales et brisé des colonnes. Non contents de cela, ils ont souillé les sépultures en y déposant des excréments.

Le curé, le premier, s'aperçut de ces tristes méfaits. Il prévint aussitôt la gendarmerie qui a ouvert une enquête.

### LA PROMENADE DU SINGE

Un rentier de la rue du Pont-de-Lodi, à Paris, possède un singe, un superbe singe qui a nom « Bamboula ».

Bamboula est doux, très doux même; cependant, quelquefois, il fait des siennes.

C'est ainsi que, vers cinq heures de l'après-midi, Bamboula, pris d'un subit désir de promenade, sauta par l'une des fenêtres de l'appartement occupé par son maître et s'élança, tête baissée, vers la place du Châtelet. Là, il pénétra dans un café, au grand effroi des clients dont il renversa les consommations.

Après avoir bousculé quelques chaises, il se dirigea, l'air satisfait, vers le Pont-Neuf. Un autobus passait, Bamboula sauta dedans, pénétra, majestueux, dans le compartiment des premières.

Le conducteur, effaré, voulut s'emparer de ce singulier voyageur, qui s'enfuit par l'une des fenêtres et pénétra, un peu plus loin, dans une épicerie.

Là, Bamboula ouvrit tous les tiroirs et en jeta le contenu à la tête du commerçant et de ses gargonnettes.

Enfin, l'un de ces derniers finit par s'emparer du singe qui le mordit cruellement aux mains et lui griffa le visage.

Le commissaire de police du quartier des Halles a rendu l'animal à son propriétaire.

### UN MARIAGE SABOTÉ

Une grève agricole dans la commune de Campitello (Italie) a fait naître un incident plutôt comique.

Un couple de fiancés devait célébrer son mariage civil. Tous les préparatifs d'usage avaient été faits. On avait commandé un grand dîner, et on avait fait venir des musiciens.

Le cortège se rendit à la mairie, mais quelle ne fut pas la surprise des fiancés lorsqu'on leur annonça que le maire, ayant été atteint d'un mal de ventre, ne pourrait remplir ses fonctions. On pria le couple de repasser l'après-midi.

A l'heure indiquée les fiancés et les invités se présentèrent de nouveau à la mairie; on les éconduisit encore, mais sous un autre prétexte.

Le maire et son adjoint qui étaient favorables aux grévistes, s'étaient simplement mis, eux aussi, en grève parce que la fiancée était la fille d'un grand propriétaire, adversaire acharné des grévistes agricoles.

Le jeune couple et les invités ne s'en sont pas trop émus. Ils sont allés dans la salle de banquet où le dîner les attendait. Le repas fut gai et il n'y manqua rien, pas même la romance de la jeune mariée.

### UNE ÉMEUTE EN PRISON

Au cours d'une visite que le directeur général des prisons a faite à la prison centrale, à Madrid, avec plusieurs journalistes madriléens dans le but de vérifier l'exactitude de dénonciations relatives à des sévices dont des détenus auraient été victimes, plus de deux cents prisonniers en cellule ont fait un tapage infernal, brisant les objets mobiliers, frappant à coups redoublés sur des gamelles et autres objets sonores, criant à tue-tête: « Vive le directeur général! Vive la presse! »

Le tapage n'a pas duré moins de deux heures. Il a pris fin spontanément, sans qu'il ait été nécessaire d'employer la force.

Les investigations au sujet de prétendus mauvais traitements ont d'ailleurs été négatives, car toutes les questions du directeur et des journalistes aux détenus sont restées sans réponse positive, et aucune des prétendues victimes ne portait sur le corps la moindre trace de violences récentes.

### L'ASCENSION DE L'HIMALAYA

La *Stampa* reçoit de Kargil (Kaschmir), la nouvelle que l'expédition Piacenza, qui explora les régions de l'Himalaya avec des guides de la vallée d'Aoste, a atteint le sommet du Numkum, d'une altitude de 7 200 mètres, et dont jusqu'ici l'ascension n'avait jamais pu être faite. Après une ascension très difficile, l'expédition arbora sur le sommet un petit drapeau italien. Piacenza et ses compagnons ont bivouaqué pendant six jours à la hauteur de 6 500 mètres. Ils ont eu à lutter avec les difficultés que l'on rencontre à ces grandes hauteurs, les neiges et le froid intense. Piacenza projette de faire plusieurs autres ascensions importantes.

## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite et fin).

**GENDARME TUÉ.** — Deux gendarmes, partis en tournée à l'occasion de l'ouverture de la chasse, s'étaient mis à la poursuite d'un chasseur qui cherchait à les éviter, quand soudain, celui-ci, se retournant, déchargea les deux coups de son fusil sur eux.

Un des gendarmes, atteint par la charge, s'affaissa; transporté par son camarade dans une maison voisine, il y expira quelques instants après.

Vers cinq heures, pendant que le maréchal des logis de gendarmerie procédait à une enquête sur les lieux, un chasseur qui se trouvait dans la foule, apprenant que le gendarme était mort, s'est déclaré l'auteur du meurtre.

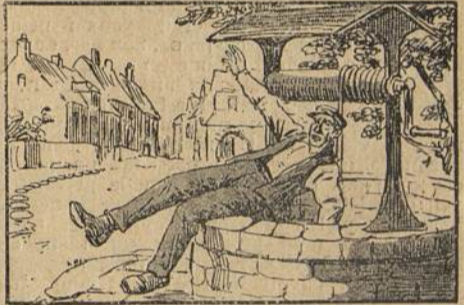
Il a été arrêté aussitôt. C'est un apprenti.

Il a déclaré qu'il avait agi sous le coup d'une peur irraisonnée et sans avoir reconnu les gendarmes.

Le gendarme avait trente-six ans; il était originaire de Gannat. Il laisse une veuve. **CHARLIEU.**



**UN HOMME ENRAGÉ.** — Il y a quelque temps, un cultivateur avait été mordu par son chien qui avait été reconnu enragé; mais la victime avait négligé de se faire soigner. Alors que le cultivateur se trouvait dans un café, il fut pris d'une crise terrible et mordit cinq consommateurs. On désespère de sauver le malheureux. **MONTPELLIER.**



**AU FOND D'UN Puits.** — Après avoir travaillé tout le jour, un cultivateur but plus que de raison. En regagnant son domicile, il s'assit sur la margelle du puits communal; mais il ne sut pas garder son équilibre et il tomba au fond du puits. Quand on le releva, il était mort. **L'ETALON.**

**COLERE DE CHASSEUR.** — A l'ouverture de la chasse à Graçay, une tentative d'assassinat a été commise. Un journalier de Graçay, qui chassait sur une propriété ayant été pris par le propriétaire, refusa de quitter la propriété et tira deux coups de fusil sur son antagoniste.

Dangereusement atteint à la jambe et à l'omoplate, ce dernier fut reconduit à son domicile en automobile, accompagné de son cousin et de son garde-chasse.

Quant au meurtrier, il fut appréhendé et remis à la disposition du parquet qui le poursuit pour tentative de meurtre. **BOURGES.**



**DOUBLE NOYADE.** — Se trouvant au bord de la mer, un jeune homme de quinze ans prit sur ses épaules un enfant de onze ans et entra dans l'eau avec son fardeau. Pris par un remous, il disparut dans les flots. Une dame donna l'alarme. On se porta au secours des imprudents, mais le jeune homme ne put être rappelé à la vie. **CETTE.**



**UN HOMME EMPALÉ.** — Deux cultivateurs marchaient l'un derrière l'autre, le premier portant une fourche sur son épaule. Celui-ci n'ayant pas vu une brouette trebuchée: son camarade voulut le retenir. Dans ce mouvement, il donna de la tête contre les dents de la fourche qui s'enfoncèrent dans son crâne à hauteur des yeux. Le malheureux expira dans d'atroces souffrances. **SAINT-YORRE.**

# LE PERROQUET

Ce manuscrit fut trouvé sur le bureau de M. Bonacueil, rentier, le jour où il se suicida : « Dès ma plus tendre enfance, j'aimais les animaux avec une passion excessive et leurs simples images sculptées dans le bois grossier me donnaient des joies merveilleuses. Plus tard, lorsque, livré à moi-même, on me laissait jouer dans le jardin, je restais durant des heures à contempler les êtres mystérieux qui vivent dans les méandres des mousses et des herbes et qui parfois montent jusqu'au sommet des tiges pour se griser de soleil. Jamais je n'aurais fait du mal à un insecte, et je me souviens même d'avoir un jour pleuré parce que j'avais écrasé par mégarde un beau scarabée aux ailes dorées.

Devenu grand, devenu homme, mon adoration pour les bêtes continua et je les aime encore aujourd'hui d'une pareille tendresse, car eux seuls savent vous donner une affection douce et sincère et plus désintéressée que celle des hommes.

Quand je me mariaï, je fus heureux de trouver dans ma femme une sympathie pour les animaux semblable à la mienne et nous eûmes des chiens, des chats et même un jeune singe.

Tout ce petit monde faisait bon ménage et nous vivions ainsi parfaitement heureux, lorsqu'un jour il nous arriva un hôte inattendu et dont la présence bannit peu à peu la joie de notre tranquille demeure.

Un matin, que j'étais selon ma coutume en train de jardiner, j'entendis ma femme m'appeler à grands cris. J'accourus aussitôt et quelle ne fut pas ma surprise de voir perché sur le dossier d'une chaise de notre salle à manger un perroquet.

Il était entré par la fenêtre grande ouverte et se tenait immobile, sans crainte, nous regardant de son gros œil rond en inclinant un peu la tête.

C'était une bête superbe, aux plumes blanches, sans aucune tache et les yeux à peine entourés d'un léger cercle jaune. Son bec, dur et luisant, se recourbait comme un arc d'acier et par instant il montrait une langue rose tandis que de son gosier sortait un cri rauque.

Nous habitions une maison assez isolée et nous n'avions jamais entendu dire dans le voisinage que personne possédât un pareil oiseau. Nous crûmes donc que le perroquet venait de la ville distante de plusieurs lieues et, ignorant quel était son propriétaire, nous l'adoptâmes, nous promettant cependant de le rendre si celui-ci se faisait connaître.

Zip, ainsi l'avait baptisé ma femme, fut aussitôt dans mon logis comme chez lui et dès les premiers jours on eût dit qu'il y avait habité de toute éternité. Pour lui évidemment le passé n'existait pas et peu lui importait la personnalité de son maître pourvu que sa mangeoire fût pleine.

C'était bien l'être le plus familier du monde. Il nous suivait partout avec gravité, voletant de perchoir en perchoir, ou se posant sur notre épaule, mais il semblait cependant être plus attaché à ma femme qu'à moi-même. Peut-être sentait-il que ma tendresse générale pour toutes les bêtes ne s'étendait pas pleinement jusqu'à lui, car je ne sais quelle secrète antipathie me faisait parfois dédaigner ses caresses.

Au bout de quelque temps et sans doute lorsqu'il se crut poussé assez avant dans notre amitié, Zip changea de caractère. Il se montra exclusif et jaloux, supportant avec humeur les autres animaux de la maison. Lorsque, par exemple, je caressais un de mes chiens en sa présence, il s'élançait sur ma main avec furie et me donnait de violents coups de bec. Cela nous faisait rire, car nous ne nous doutions pas encore de sa méchanceté.

Un matin, cependant, ma femme trouva dans le bocal tous les poissons morts. Nous en accusâmes d'abord un de nos chats, mais à regarder de près nous vîmes qu'ils avaient été tués à coups de bec et seul Zip pouvait être le coupable. D'ailleurs, je remarquai que ce jour-là il nous regardait d'un œil faux et presque humain et s'éloignait sans cesse à notre approche.

Ma femme lui pardonna aisément, mais mon antipathie pour lui augmenta et je regrettais maintenant de lui avoir donné l'hospitalité.

Durant quelques semaines, cependant, Zip ne commit aucun nouveau méfait; mais, un soir, que j'étais rentré plus tard qu'à l'ordinaire, j'entendis dans la cuisine des gémissements plaintifs, et, m'étant approché, je vis notre bel ange noir qui se traînait lentement dans la pièce et butait à chaque meuble. Je l'appelai: il vint à moi au son de ma voix et, l'ayant pris dans mes mains, je m'aperçus qu'il avait les deux yeux crevés. Quelques plumes blanches traînaient par terre. Le coupable était certainement Zip. La colère me saisit et je le cherchai de tous côtés, mais sans doute il avait dû fuir, quand j'avais ouvert la porte, car je ne le trouvai pas. Je racontai la chose à ma femme qui dans sa bonté ne voulut point incriminer Zip, mais je me promis à moi-même de le châtier sévèrement à la première occasion.

Le lendemain Zip ne parut que vers midi, tandis que nous étions à table. Il vint d'abord se percher sur la fenêtre et nous fixa d'un œil inquiet et sournois, puis, voyant que nous ne semblions pas remarquer sa présence, il sauta sur le dossier de la chaise de ma femme vers laquelle il se pencha comme pour mendier une caresse.

A cette vue, la colère me prit et, m'élançant vers lui, je le saisis soudain par une patte au moment où il s'enfuyait et je ne sais ce qui serait arrivé si brusquement de sa voix rauque il ne m'avait lancé ce seul mot: assassin!

De stupeur je lâchai prise et Zip, battant des ailes, s'envola par la fenêtre et se percha sur un arbre voisin.

Ma femme et moi nous nous regardâmes sans mot dire, presque effrayés de cette parole inattendue. Certes nous savions que Zip possédait un vocabulaire abondant dont maintes fois il nous avait donné des preuves, mais ce cri jeté avec tant d'à-propos et dans une circonstance aussi extraordinaire, fit passer en nous un frisson, et il nous sembla par je ne sais quelle crainte superstitieuse qu'une âme vraiment humaine habitait le corps de l'oiseau.

Tout le reste du jour Zip resta sur l'arbre, refusant de descendre et chaque fois que je paraissais à la fenêtre il lançait vers moi son cri funèbre: assassin! assassin!

Cependant, la nuit venue, ma femme parvint à le faire rentrer à la maison et, pour ne pas l'irriter davantage, elle me pria de ne point me montrer. D'ailleurs, ma colère était tombée et je me blâmais presque d'avoir voulu brutaliser l'oiseau.

Les jours qui suivirent commencèrent mon supplice. Tout de suite, je sentis que Zip était devenu mon ennemi, un ennemi mortel. Sans cesse, l'œil mauvais, les plumes hérissées, il me fuyait aussitôt que je m'avançais vers lui et si parfois je m'approchais trop près, il me jetait au visage son éternel cri: assassin! Peu à peu mon antipathie pour lui se changea en haine; j'en vins à le regarder avec horreur et même à fuir sa présence comme celle d'une bête pestiférée.

Je voulus le chasser, mais ma femme s'y opposa doucement et me dit:

— Voyons, mon ami, tu ne peux pas en vouloir à cet oiseau de ses paroles qu'il répète sans comprendre.

Cependant la quiétude des jours d'autrefois s'était évanouie et ma vie était empoisonnée par cette bête sinistre.

Le jour, sa présence me causait une irritabilité extrême, et la nuit, dans des rêves pleins d'angoisse, il me semblait sentir ses ongles s'enfoncer dans ma poitrine et son bec me ronger le cœur.

Alors, las de cet intolérable supplice, je jurai de m'en débarrasser, mais, ne voulant point faire de peine à ma femme, je résolus d'agir pendant la nuit durant son sommeil.

Nous couchions au premier étage et les fenêtres ouvertes, car l'on était en été et il faisait très chaud. Zip avait l'habitude de se percher dans notre chambre sur le dossier d'un vieux fauteuil, non loin de la cheminée, et dormait ainsi près de nous, s'envolant dans le jardin dès que le jour paraissait.

Un soir — c'était hier — je me levai sans bruit au milieu de la nuit et me dirigeai doucement à tâtons vers le lieu où se tenait le perroquet, avec la ferme résolution de l'étrangler et de faire ensuite disparaître son cadavre.

Lorsque je crus être arrivé à l'endroit exact où il devait être perché, j'étendis brusque-

ment les mains et le saisis, mais Zip, échappant à demi à mon étreinte, se mit à pousser des cris désespérés. Au bruit, ma femme se réveilla et comprenant mon intention, se jeta au bas du lit et s'élança vers moi en disant:

— Mon Paul, mon ami, tu ne vas pas faire cela.

Alors, dans un accès de colère inexplicable et sentant que Zip allait m'échapper, je saisis un poignard qui traînait sur la cheminée et le plongeai dans la poitrine de l'oiseau avec autant de force que si j'eusse frappé un être humain.

Un cri déchirant retentit et j'entendis la chute lourde d'un corps sur le parquet. Plein de terreur, j'ouvris les mains et le perroquet s'envola par la fenêtre ouverte en jetant son cri sinistre: assassin!

Assassin, oui, j'étais maintenant, car dans l'obscurité, croyant atteindre Zip, j'avais tué ma pauvre femme.

J'ai pleuré jusqu'au matin, mais voici le jour qui se lève et tout à l'heure on découvrira mon crime, oui mon crime, car nul ne voudra me croire si je raconte la vérité.

D'ailleurs que m'importe à présent! Je ne puis plus vivre et cet infernal oiseau est là perché sur un arbre, près de la fenêtre, qui me crie:

Assassin! Assassin!

JEAN BOURDEAUX.

## UN LION AU BOIS DE BOULOGNE

Une scène imprévue s'est passée au Jardin d'Acclimation.

La Goulue ne danse plus, n'est même plus dompteuse, mais se consacre à l'élevage des fauves.

Elle avait ces jour-ci sa baraque à la fête des Loges, à Saint-Germain, et pour corser son programme, elle était venue acheter un lionceau au Jardin zoologique du bois de Boulogne.

Elle marchanda, en bonne commerçante, et voulut qu'on lui donnât une caisse pour emmener son lion.

On ne s'accorda pas sur le prix, et elle déclara formellement qu'elle l'emporterait dans ses bras.

Elle prit le tramway miniature, mais le félin la griffa, échappa à son étreinte, et prit la fuite dans le bois. On se précipita, mais quand on le rejoignit, le fauve avait déjà étranglé un fox-terrier et un lévrier.

La Goulue paiera les frais, car procès-verbal lui a été dressé. Le lionceau lui a été rendu, mais ligoté, et l'ex-dompteuse a pu regagner sa baraque en auto, avec son nouveau pensionnaire.

**ROMANS D'AMOUR ET DRAMES DE PASSION**  
**Le LIVRE NATIONAL**  
 EN VENTE PARTOUT: Libraires, Kiosques, Gares, Marchands de Journaux.

**VIENT DE PARAITRE**

**TROMPE-LA-MORT**

Jules Mary

**40** ces

Prix exceptionnel Un fort volume sous couverture en couleurs.

Jules TALLANDIER, Editeur 75, Rue Dareau, PARIS

Le Volume 65 Centimes EN VENTE PARTOUT

Coût postal de 10 vol. assortis franco contre 650. Envoyer mandat à l'Editeur.

Per Postes francs 0.80 le volume.

Dejà paru dans la Collection:

- P. d'Albion
- Les deux Aimées
- Le Mariage d'Arlette
- L'Amour vainqueur
- Tragédie Amoureuse
- Le Heureux
- L'Empoisonnement
- H. de Bourbonnais
- Marguerite de Bourgogne
- Tu, Caro
- Criminel par amour
- Hessie Demesse
- La jeune Veuve (3 vol.)
- La Fille du Forgeron
- La Fleuriste des Batilles
- PAUL FÉVAL
- Le Collier sanglant
- Louis Forezat
- On vole des Enfants à Paris
- J. de GASTYX
- Coupable
- Le Mystère d'Auteuil
- Le Secret de l'Inconnu
- Roman d'une Jeune Fille
- Cœur sacrifié
- FRÉDÉRIC
- H. GERMAIN
- Fauvette du Faubourg
- Le Calvaire d'Yvonne
- E. LAPOCETTE
- Pauvre Mignon
- E. LEPELLETIER
- Madame Sans-Gêne, 3 vol.
- P. MARAIS
- Le Filleul d'Aramis
- Mademoiselle Monte-Cristo
- Chevaliers au Clair de Lune
- Les Espions de Paris
- La Fin de Chicot
- Sergents de La Rochelle
- G. MILHAUD
- Travail d'Amour
- Jules Maat
- Roger la Honte
- Mère coupable
- Le Régiment (2 vol.)
- Mortel Outrage
- Le Secret de Marie-Rose
- Diane la Pâle
- Partout Rouge (3 vol.)
- La Poélarde
- Celui qui venge
- Blessé au Cœur
- La Vierge en danger
- Les Amis de la Frontière
- La Goutte de sang
- Perdus dans Paris
- Le Bête fauve
- Catiment d'un Monstre
- La Charnière d'oulant
- Le Démon de l'Amour
- Ch. Mâkouva
- La Passerelle
- Bâtards
- Fils de Rose
- Mariage de convenance
- Drôme de Mariage
- Misère et Beauté (2 vol.)
- L. A. SPOUL
- Belle Diane
- Belle Diane
- Maxime Villévan
- Sans Asile.

# Cette Chevelure en 36 Jours!



Je ne connais pas M. Bichon, je ne l'ai jamais vu. Sans cause apparente ses cheveux s'étaient éclaircis au point que le cuir chevelu apparaissait à peu près dénudé. Le 31 mai, il faisait un essai timide avec ma Sève. Le 6 juillet, il commençait un traitement sérieux avec ma Sève n° 2, et le 28 août, il m'écrivait spontanément ceci:

« Mon flacon n° 2 est fini, mes cheveux sont repoussés très épais. On ne dirait jamais à les voir qu'ils étaient aussi clairs. Je ne croyais pas en employant votre Sève obtenir un aussi brillant résultat et en si peu de temps. Il dépasse tout ce que j'espérais, aussi je vous en serai éternellement reconnaissant. »

Et le 5 septembre il m'écrivait encore: « C'est avec plaisir que je vous envoie ma photographie que vous me demandez. Vous pouvez en faire l'usage que vous voudrez, pour prouver l'efficacité de votre Sève. »

**20.000 ATTESTATIONS SEMBLABLES** authentiques, indiscutables, avec noms et adresse, sont à la disposition de tous ceux qui veulent les consulter à mon laboratoire.

**Je donne 100.000** francs

toujours à quiconque prouvera que ma célèbre Sève capillaire n'arrête pas la chute des cheveux en 8 jours et ne les fait pas repousser à tout âge dans la nuance primitive quelle que soit la gravité ou l'ancienneté du mal.

M. C. BICHON, Rue de la Source, à Gourmalou-Pornic (Loire-Inf<sup>re</sup>).

**JAMAIS D'INSUCCÈS**

**POUR RECEVOIR GRATIS** sous pli fermé l'exposé de la méthode, écrire ou se rendre au Laboratoire OLBE, 22, Rue des Martyrs, 22, Section 635, PARIS.

**La balle du traître**

Un acteur fort connu en Angleterre, M. Bonhote Wilson, est mort au Great Northern Hospital des suites d'une blessure reçue dans les conditions assez curieuses que voici :  
 M. Wilson jouait à l'Éléphant and Castle Theatre un rôle de jeune premier dans un drame extrêmement mouvementé, intitulé *The Woman conquerors*. A la fin du troisième acte, il devait, après avoir délivré l'héroïne de la pièce, essayer un coup de feu tiré par le traître.  
 Or, par suite de circonstances encore inexplicables, le coup fit balte et M. Wilson s'abattit en hurlant avec un réalisme que n'admira sans doute pas suffisamment le public emballé, qui huait et sifflait le traître avec un enthousiasme digne des grands jours de l'Ambigu. Heureusement pour le blessé, le rideau tombait quelques minutes après et un médecin, aussitôt appelé, retirait quelques fragments de bourre de la blessure assez profonde que portait à l'épaule l'acteur, qui insista cependant, malgré sa grande douleur, pour jouer son rôle au dernier acte.  
 M. Wilson fut alors conduit chez lui, puis, son état s'aggravant, on le transporta à l'hôpital, où il est mort hier d'un empoisonnement du sang. Il est curieux de noter qu'aucun des spectateurs présents lors de l'accident ne se douta que l'acteur avait été grièvement blessé. Quelques jours plus tôt, M. Wilson avait dû recevoir des soins médicaux à la suite d'une première blessure reçue à la temps alors que, dans une autre pièce, il simulait un suicide.

**L'innocence de l'aigle**

La contrée d'Andeer, dans les Grisons, était en rumeur : un bambin de quatre ans avait disparu et l'on avait vu un grand aigle l'emporter dans son aire pour le donner en pâture à quatre aiglons. Une battue de vingt chasseurs fut aussitôt organisée et grimpa le long de la roche où devaient se trouver les rapaces. On ne trouva pas trace d'aigle, par contre les chasseurs virent de découvrir le cadavre du petit garçon qui s'étant égaré dans la montagne était tombé au bas d'une paroi de rocher.

ACHETEZ pour vos Fillettes et surtout pour celles qui s'appellent HÉLÈNE (vous verrez pourquoi)

le numéro 105 paraissant ce jour DU

**JOURNAL ROSE**

Magazine illustré des Fillettes

Paraissant Mardis et Vendredis, 104 numéros par an, 3,664 pages, 10.000 Dessins noir et couleurs.  
 Il contient de nombreux dessins amusants avec légendes, de charmantes nouvelles, un monologue pour petites filles, des modèles de couturières pour poupées et quatre récits nouveaux :

**PERDUE**

par Henri GREVILLE

**SAUVAGETTE**

par Gilbert MACHARD

**CHOCOLAT**

Fils de Sac à Pucos (Mémoires d'un Chien)

**PERLETTE**

par M<sup>me</sup> CAZIN

et un Supplément gratuit : un Dessin décalquable au fer chaud (PETIT NAPPERON)

**PRIX D'ABONNEMENT**

SIX MOIS UN AN  
 Paris, Seine et S.-et-O. 3.25 Paris, Seine et S.-et-O. 6  
 Autres Départements... 3.75 Autres Départements... 7  
 Étranger... 5.25 Étranger... 10

PRIMES GRATUITES A TOUTES LES ABONNÉES à choisir :  
 Une Poupée mesurant 0.37 m de haut.  
 Un Lit de Poupée pour coucher la Poupée.  
 Une Armoire à glace de Poupée.

Les abonnés de six mois ont droit à une prime au choix. Les abonnés d'un an ont droit à deux primes au choix.  
 Primes délivrées sans frais dans les bureaux.  
 A domicile frais en sus : Paris, Seine 0.25. — Départements 0.55. Étranger, prix d'un colis postal suivant le pays.  
 On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les Libraires et chez l'éditeur J. TALLANDIER, 75, Rue Drouot, Paris, contre mandat-poste.

**16 PAGES EN NOIR 5 CENT. ET EN COULEURS 5**

En abonnant une fillette au **JOURNAL ROSE** on est sûr de lui donner deux fois par semaine le **BONHEUR**

C'est le plus joli, le plus amusant et le plus séduisant de tous les journaux d'enfants.



**La Meilleure Bicyclette de Route**

MACHINE de PREMIER ORDRE dont les différentes pièces sont

signées par les Grands Maîtres de la Fabrication des Cycles

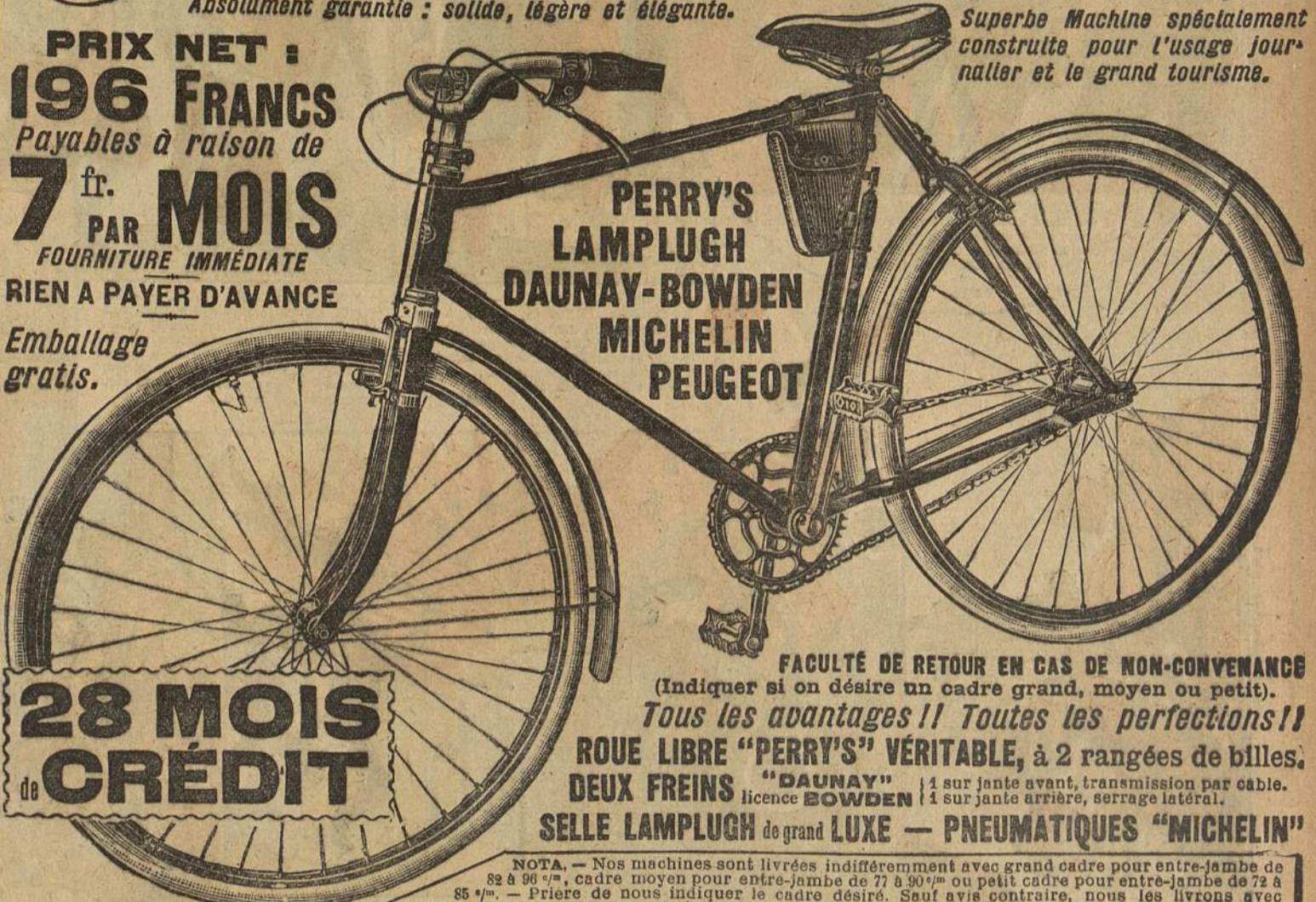
Absolument garantie : solide, légère et élégante.

Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand tourisme.

**PRIX NET : 196 FRANCS**  
 Payables à raison de **7 fr. PAR MOIS**  
 FOURNITURE IMMÉDIATE  
 RIEN A PAYER D'AVANCE

Emballage gratis.

**28 MOIS de CRÉDIT**



PERRY'S  
 LAMPLUGH  
 DAUNAY-BOWDEN  
 MICHELIN  
 PEUGEOT

FACULTÉ DE RETOUR EN CAS DE NON-CONVENANCE (Indiquer si on désire un cadre grand, moyen ou petit).  
 Tous les avantages !! Toutes les perfections !!  
 ROUE LIBRE "PERRY'S" VÉRITABLE, à 2 rangées de billes.  
 DEUX FREINS "DAUNAY" licence BOWDEN 1 sur jante avant, transmission par câble. 1 sur jante arrière, serrage latéral.  
 SELLE LAMPLUGH de grand LUXE — PNEUMATIQUES "MICHELIN"

NOTA. — Nos machines sont livrées indifféremment avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96 cm, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 90 cm ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85 cm. — Priez de nous indiquer le cadre désiré. Sauf avis contraire, nous les livrons avec cadre moyen, guidon relevé et multiplication 5\*50 qui sont usuellement adoptés.  
 La même bicyclette, modèle pour dame, 12 francs en plus.

**DESCRIPTION.** — Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudures, renforcés à tous les raccords ; tubes montants arrière conifés ; raccords invisibles à l'avant. — Tous roulements en acier, rectifiés après la trempe. — Guidon à serrage par expandeur. — Pédalier à réglage indesserrable. — Manivelles chanfreinées en acier forgé. — Pédales à scies, grand Luxe. — Pignon en acier fraisé, à repos de chaîne, nickelé des deux côtés, vissé sur manivelle avec contre-écrou, 48 ou 52 dents. — Moyeux à bain d'huile, à cuvettes vissantes. — Jantes spéciales acier "Peugeot" émail noir. — Rayons tangents, renforcés, qualité extra. — Écrous de rayons, nickelés. — Roue libre "Perry's" véritable à 2 rangées de billes. — Freins, licence Bowden, sur jante de roue avant et latéral sur la jante arrière. — Chaîne spéciale "Peugeot" qualité Luxe, nickel fin, au pas de 12-7. — Garde-boue érable poli et verni, avec filets. — Selle "Lamplugh" N° 210 à 4 fils nickelés. — Sacoche garnie : 2 clés, burette et nécessaire de réparations. — Grande Pompe de cadre en cellulofid, fixée par attaches automatiques. — Email noir très soigné, nickel extra 1<sup>er</sup> titre sur cuivre. — Poids net : 12 kilos environ.

**72<sup>e</sup> BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD & BOITTE, à Paris, la Bicyclette Sagitta comme détaillé ci-dessus aux conditions énoncées, c'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 191\_\_

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_ SIGNATURE

Profession ou Qualité \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_

Gare de chemin de fer \_\_\_\_\_

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

**GIRARD & BOITTE**  
 46, Rue de l'Echiquier, 46, PARIS (X<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>).

**GRATIS ET FRANCO!** Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article : PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRERIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, BATTERIE DE CUISINE EN ALUMINIUM, BIJOUTERIE, JOAILLERIE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JEMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES A COUDRE, etc., etc. — A tout le monde : Un à deux Ans de Crédit.

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.  
 Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

**MAGIE NOIRE** et SORCELLERIE. — Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs ; domination des volontés ; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Vol. gratis. Ecrire Maison Grésin, 9, Boul' Richard-Lenoir, Paris.

**J'ENVOIE** discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 15 cent. en plus. M<sup>me</sup> L. BADOR, 19, rue Elchat, Paris.

Pour la publicité, s'adresser à l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ 16, rue Drouot — PARIS

Prix des Abonnements : FRANCE : 6 francs par an ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABELLE Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour taxes air (France) 1.40 à l'étranger. Adresser les demandes : 75, rue Drouot, P. 143



**UN AUTOBUS SUR LE TROTTOIR.** — Par suite de la rupture des freins, un autobus Grenelle-Porte-Saint-Martin est monté sur le trottoir de la rue du Bac et a renversé un concierge et un gardien de la paix qui ont été légèrement blessés.

PARIS.



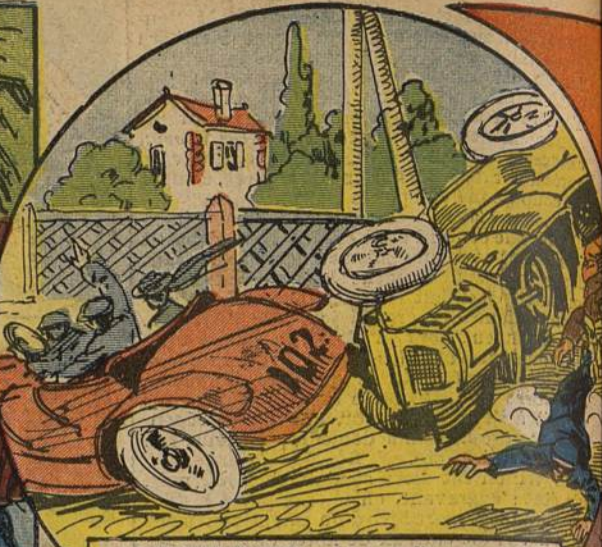
**UN CONSUL ASSAILLI.** — Le consul des Etats-Unis, à Huelva, assailli à son domicile par un individu que l'on suppose être fou, a reçu un coup de couteau dans le côté gauche. La blessure est légère et n'amènera pas de complications. L'agresseur a été arrêté.

ESPAGNE.



**SENTINELLES ATTAQUEES.** — Pendant la nuit, à Oran, deux zouaves faisaient la relève des sentinelles, au fort Saint-Grégoire, lorsqu'ils furent attaqués par des individus qui leur emportèrent leurs armes et tirèrent ensuite deux coups de feu dont un atteignit un zouave à l'épaule gauche. L'autre reçut un coup de poignard à la nuque.

ALGERIE.



**LE CIRCUIT MORTEL.** — Au cours d'une course d'automobiles, le baron Jean de Woelmont entra en collision au passage à niveau avec une autre auto. Sa voiture alla se retourner plus loin. Le baron a succombé.

BELGIQUE.



**UN PONT S'ÉCROULE.** — A Bonn, la dernière arche du vieux pont de l'Ahr, à Koeningen — tout ce qui restait de l'édifice — s'est effondré.

Quatre ouvriers ont été tués.

ALLEMAGNE.



**UN CAMION DANS UN RAVIN.** — Un camion automobile appartenant à une usine du Châblais est tombé de la route d'Abondance dans un ravin profond de six mètres. Les deux hommes qui le conduisaient ont dû être transportés à l'hôpital. L'un d'eux est dans un état désespéré; l'autre a les deux jambes fracturées.

THONON-LES-BAINS.



**TERRIBLE EXPLOSION.** — Dans une fabrique de papiers de Genève, le couvercle en fer d'une marmite a sauté. Un des ouvriers a été jeté à trois mètres de distance dans une fosse à chaux où il périt asphyxié. Quatre autres ouvriers ont été grièvement blessés par des éclats de fer et brûlés par la bouillie de bois. Quatre ont succombé.

SUISSE.



**UN PLANCHER S'EFFONDRE.** — Un gardien de la paix, accompagné de sa mère, de sa sœur et d'un cousin, rentrait chez lui. Au même instant, le plancher s'effondra et toute la famille fut projetée dans la cave, avec le mobilier.

On parvint heureusement à retirer à peu près sains et saufs les accidentés.

PARIS.



**LA Foudre FRAPPE UN OFFICIER.** — Au cours des grandes manœuvres, un officier d'infanterie, surpris par un orage, s'abrita sous une meule avec quelques soldats. La foudre tomba sur la meule et l'officier fut horriblement blessé.

BELGIQUE.



**UN CANOT COULÉ.** — Près de Norrtelge, un torpilleur a abordé un canot automobile dont les neuf occupants sont tombés à l'eau; un homme et deux femmes ont été noyés, les autres passagers ont été sauvés.

SUÈDE.



**L'ATTAQUE D'UN TRAIN.** — Le rapide de Lemberg a été attaqué par des bandits, non loin de la station de Sichow. Un complice ayant fait fonctionner le signal d'alarme, le train stoppa et 14 individus, armés de revolvers, se précipitèrent sur le mécanicien et le chauffeur; ils les ligotèrent, et se dirigèrent vers le wagon-poste pour dévaliser. Les postiers eurent le temps de fermer la porte et la tentative échoua.

ALLEMAGNE.



**RIXE A BORD.** — S'étant pris de querelle avec un cuisinier d'un vapeur, à Alger, un charbonnier indigène tomba par dessus bord. Il avait saisi une amare, mais deux charbonniers fur le criblèrent de blocs de charbon, jusqu'à ce qu'il disparut dans les flots.

ALGERIE.